

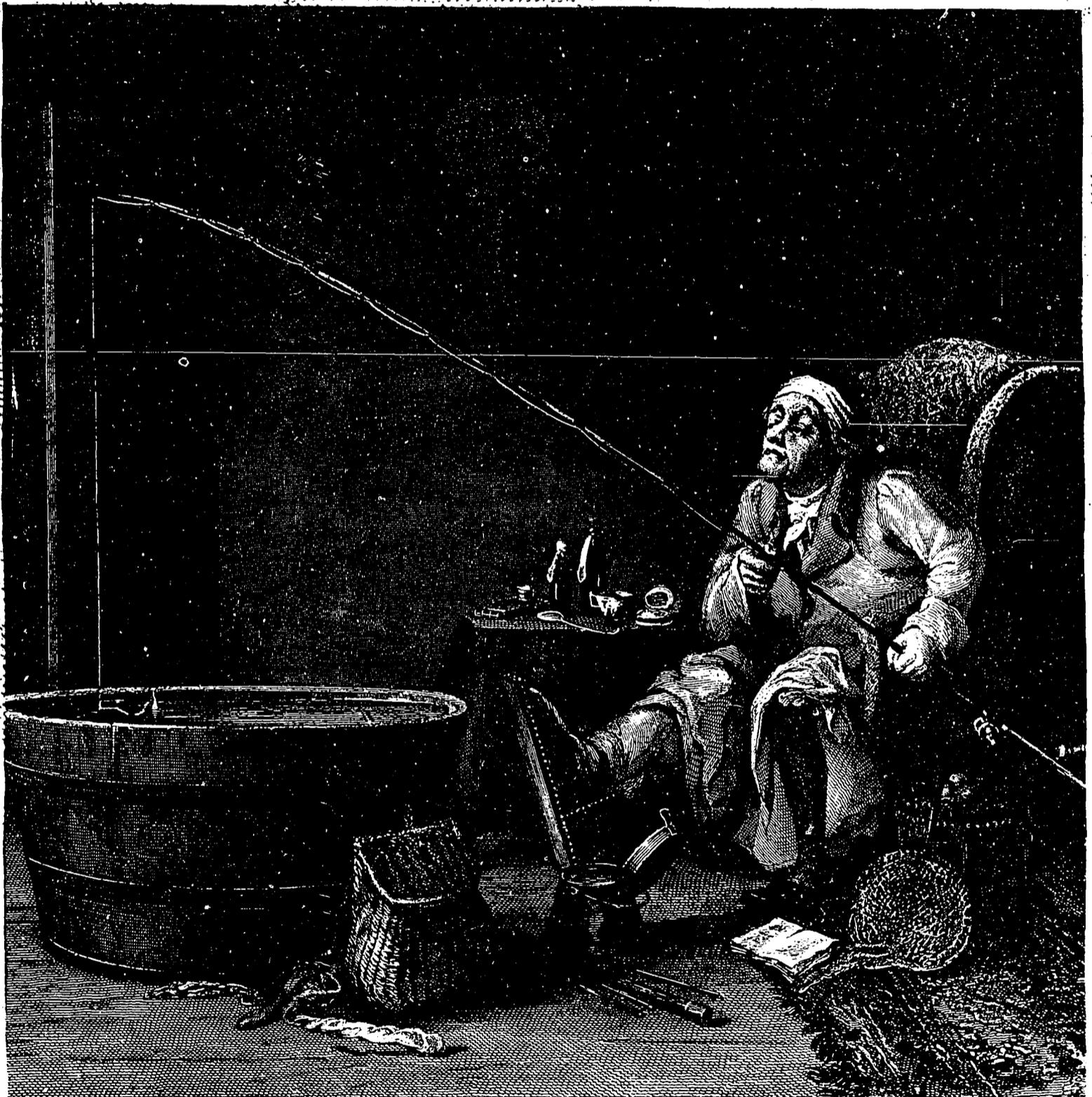
Le Samedi

VOL. I.—NO. 18.

MONTREAL, 12 OCTOBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

L'ENTHOUSIASTE



—Baptiste, ça ne mord pas : emporte moi donc des poissons neufs ; ceux-ci sont trop accoutumés.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, DESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI," MONTREAL.

MONTREAL, 12 OCTOBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Nul ne profite dans son pays.

La richesse ne fait pas le bon air.

Ce qui est digéré n'est pas perdu.

Où il n'y a rien, le roi perce droit.

Il y a loin de la croupe aux lèvres.

Il ne faut pas ouvrir deux lèvres à la fois.

Le pain se fait avec de la farine et la musique avec du son.

File, file, dit l'aiguille travaillante à la couturière indolente.

L'étiquette devrait exiger que les lettres mortes aient des porteurs.

Toutes les fois que l'on est treize à table, il y en a toujours un qui meurt le premier.

Ce n'est pas raisonnable : le seul moyen de tuer une loi, c'est de ne pas l'exécuter.

Le jus d'une orange ressemble au chien de Jean de Nivelles, il s'enfuit quand on la pèle.

C'est quand nous avons perdu nos cheveux que nous prenons véritablement un air crâne.

Il y a un froid entre la France et l'Italie au point que les voyageurs prennent le rhume à la frontière.

Ce n'est pas ce qu'un politicien fait qui lui donne de la renommée, c'est ce qu'il déclare devoir faire.

C'est la femme qui a vu le premier serpent ; mais les hommes se sont bien rattrapés depuis ce temps-là.

Comment expliquer la chose ? Un homme ne cherche jamais autant à parler que lorsqu'il a une extinction de voix.

Les préjugés rentrent aussi facilement dans le cerveau de l'homme que les rats dans une trappe ; ils en sortent aussi difficilement.

Un auteur américain prépare une pièce de théâtre qu'il a baptisée *Niagara*. Avant de l'avoir vue, on peut dire que c'est une chute.

C'est un préjugé de dire que les balais neufs nettoient plus net. Les nouvelles servantes balaient mieux que n'importe qui avec un vieux balai.

En réponse à de nombreuses demandes, nous le disons une fois pour toutes, la politesse n'exige pas qu'un homme se découvre pour parler à une femme par le téléphone.

Il n'y a pas de dîner bien organisé sans huitres, en sorte que, pour le gourmet, un bon repas part d'un point fixe : les *blue points*, et arrive à un autre point fixe : l'embonpoint.

Il existe à Québec un survivant de la fameuse brigade qui a fait la célèbre charge de Sébastopol. Il est plombier et il avoue devoir sa fortune à ce haut fait d'armes, parcequ'il y a appris comment charger.

Chicago fait une rude concurrence à New-York pour la localisation de l'Exposition Universelle en 1892. Elle fait valoir comme principale attraction qu'on y obtient maintenant un divorce en dix minutes.

Quand je vois une jeune fille d'un côté de la cloture et un jeune homme de l'autre, passant des heures à converser, je me dis, sans connaître le sujet de leur discussion, qu'il doit y avoir autant à dire d'un côté que de l'autre.

Un humoriste prétend que de toutes les poudres, la plus inoffensive est la poudre de toilette. Nous savons cependant qu'un peu de poudre de toilette sur les basques d'habit d'un mari qui rentre chez lui après minuit cause infailliblement une explosion.

Philosophie d'un mendiant qui se regarde dans un miroir : "Voilà ma chance : je porte les bottes d'un caissier de banque, les pantalons d'un millionnaire, le gilet d'un marchand en gros, le chapeau d'un gérant de chemin de fer, et avec tout cela, j'ai encore l'air d'un quéteux."

O singularité de la langue française. On remue ciel et terre pour parer sa demeure ; on écorne son budget pour couvrir sa table des plus appétissantes victuailles et des primeurs les plus recherchées ; on vide le cellier et on dévalise le bon coin de sa cave ; on entoure ses invités de soins, d'attentions, on satisfait leurs caprices, on leur donne enfin tout ce que l'on pense leur être agréable. Et on appelle cela *recevoir* !

DIVISION DE LA VIE DE L'HOMME

La vie de l'homme est divisée en cinq âges ou actes :

1o. L'âge de l'innocence, ou l'enfance ; acte où l'on ne voit goutte.

2o. L'âge des passions ou de l'adolescence ; acte où l'on voit trop et où l'on a la berluce.

3o. L'âge de l'entendement et des sciences ; acte où l'on a la vue plus nette et plus étendue.

4o. L'âge des honneurs et des emplois, ou l'âge mûr ; acte où l'on ne regarde que l'ambition et l'intérêt.

5o. L'âge de la pitié et du repos, ou de la vieillesse ; acte où l'on s'attache à ces deux choses très importantes.

A vingt ans, on tue le plaisir avant qu'il naisse ; à trente ans on le goûte ; à quarante ans on le ménage ; à cinquante ans on l'appelle ; à soixante ans on le regrette.

AH, TANT MIEUX !

Femme en deuil (à la morgue examinant un cadavre). — Qu'avez-vous trouvé dans ses poches ?
Le coroner. — Un petit livre de prières, un chapelet et quelques médailles.

La femme en deuil (poussant un cri de joie). — Dieu soit béni ! Ce n'est pas mon mari,

ARRIVÉ BON SECOND

Le jeune Henri (à un millionnaire, père de deux filles à marier). — Je suis venu vous voir pour vous demander la main de Mlle Rebecca.

Le père. — Malheureusement, mon ami, j'ai permis à Rebecca de se fiancer à monsieur St Plaude.

Le jeune Henri (sans perdre son sang froid). — Vous croyez que j'ai dit Mlle Rebecca. C'est la main de Mlle Belsemire que je vous ai demandée. Je comprends que la similitude de noms ait pu causer ce malentendu.

QUELLE EXTRAVAGANTE ENFANT

Madame (conversant avec son petit chien). — Mon Fido a perdu son collier ; je vais lui en acheter un autre aujourd'hui même ; hein Fido ?

La bonne (entrant tout-à-coup) — Madame, Berthe a bien besoin d'une autre paire de souliers aujourd'hui.

Madame. — Pour l'amour de Dieu, il va falloir empêcher cette petite usurière d'aller dehors. Je ne puis pas lui acheter des chaussures tous les six mois.

Entre militaires :

— Sachez, pour vot' gouverne, qu'un cavalier doit toujours avoir l'œil sur les oreilles de son cheval.

— L'œil ? et oussqué faut-il mettre l'autre, margis ?

— L'autre ? que vous pouvez *ad libitum* le porter du côté de la queue, si vous voulez.

Deux messieurs sont arrêtés sur la rue St Jacques.

— Oh ! regardez donc cette dame qui vient à nous.

— Où ça ?

— En face. Elle va traverser la rue. Est-il possible d'être en même temps aussi laide et aussi prétentieuse !

— Halte-là. Vous tombez mal. C'est ma femme.

— Votre femme ! fait l'interlocuteur abasourdi.

Mais reprenant vite son sang froid :

— Eh bien, mais dites donc, c'est vous qui êtes mal tombé ?

— Avez-vous lu la dernière pièce de poésie de X... ?

— Je ne lis jamais de poésie ; j'en écris.

— Ça doit naturellement vous préjuger contre les vers ; mais je vous assure qu'il y en a des bons tout de même.

Premier élève de l'Université. — Comment a fini la partie de *foot-ball* ?

Deuxième élève. — Nous les avons battus facilement. Il n'y a qu'une clavicule de fracturée parmi les nôtres, tandis qu'eux ont trois jambes de cassées, deux bras démis et trois entorses. Ils ne savent pas jouer à la *foot-ball*.

Fiancée. — Georges, de grâce ne m'embrasse pas sur la plateforme.

Georges. — Ne crains pas, ma chère, je ne t'embrasserai que sur les lèvres.

Charles Dude. — Oh ! j'ai le cœur brisé !

Alfred. — Je vais mettre un peu plus de gomme dans ton absinthe pour te le raccommoder.

Au marché Bonsecours :

Un acheteur. — Combien les pommes ?

La revendeuse. — Dix cents la douzaine.

L'acheteur. — Je puis choisir ?

La revendeuse. — Sans doute, toujours.

Au moment où le monsieur prend les deux plus belles :

La revendeuse. — Ah ! par exemple, si vous voulez choisir les plus grosses, il faut acheter tout le baril.

La dernière vogue parmi les jeunes parisiennes du grand monde est l'étude de la mandoline.

Le *World* a mis des reporters à toutes les églises de New-York, dimanche dernier le 6 octobre, pour faire le recensement du nombre de personnes qui fréquentent les églises le dimanche. Il a trouvé : 67,249 hommes et 97,277 femmes, total 164,526 qui assistent aux différents services religieux. De ce nombre il y avait 84,540 catholiques et 79,986 protestants.

New-York compte 70 églises catholiques et 230 protestantes.

Étant donné une population de 1,700,000 âmes, il n'y a que neuf pour cent de la population qui fréquente les églises, car il y a un contingent d'étrangers à retrancher du total.

QUAND ON CONNAIT SON MONDE

Annie — Je te dis, Charlie, que j'ai découvert aujourd'hui quelque chose que je ne dirai jamais à personne pour tout l'or du monde.

Charlie (suspendant sa lecture). — C'est bien, j'écoute.

ELOGE DE PREMIÈRE CLASSE

1er monsieur. — Tu es si bête que je donnerais \$20 pour avoir ta stupidité pendant cinq minutes afin de voir comment ça fait.

2me monsieur. — Ça ne serait pas trop cher pour que tu pusses de vanter ensuite d'avoir eu de la lucidité pendant cinq minutes.

EXCEPTÉ QUE C'EST TOUT LE CONTRAIRE

Le mari. — Vivez donc dans une maison qui a des murs si minces ! Ce n'est pas assez que cet infernal enfant du voisin crie comme un possédé, voilà le père qui se met à tempêter contre lui.

La femme. — Mais mon ami, c'est notre propre bébé qui fait ce tapage !

Le mari. — Toujours qu'il y a un monsieur embêtant qui jure joliment de l'autre côté.

GRAVE QUESTION MÉDICALE

Mlle B. — Comment se fait-il que cinq minutes avant d'entrer dans la salle à dîner, les hommes deviennent toujours sérieux ?

M. Siméon. — Vous savez que les mauvaises langues accusent l'homme d'avoir le cœur dans l'estomac.

Mlle B. — C'est donc pour cela qu'il y a tant d'hommes dyspeptiques.

LES INCONVÉNIENTS DE LA DISTRACTION

Charley. — Prends moi par la douceur, j'ai toutes les raisons du monde de ne pas être de bonne humeur aujourd'hui.

Rémi. — Qu'est-ce donc qui te tracasse ?

Charley. — Ce matin, il est arrivé quelque chose qui m'a beaucoup vexé ; mais j'ai été interrompu pendant ce temps-là et je ne puis plus me rappeler ce que c'était. Tiens, j'enrage !

PAS DES PIÈGES A OURS

Vieux garçon (sentencieux). — Les femmes ne sont qu'un piège auquel le sourire sert d'appât.

Madame X. — Vous croyez ? Avouons que c'est un appât à peu près infallible.

Vieux garçon. — Pas pour moi, du moins ; je ne m'y suis jamais laissé prendre.

Madame X. — Nous n'avons pas la prétention d'être des pièges à ours.

MOTS D'ENFANTS

— Ce n'est donc pas vrai, disait le petit Freddy à sa mère, que ma petite sœur nouvelle est comme une pelotte ! Je l'ai essayée moi-même ce matin, et elle n'a pas rebondi du tout.

Bob. — Mon papa, il est plus riche que le tien.

Fred. — Mon papa, il est plus savant que le tien. Demande à ta maman si ce n'est pas vrai. Elle disait encore hier à mon papa qu'il en sait trop long.

Tom à Charles l'amoureux de sa grande sœur. — Monsieur, sais-tu nager ?

Charles. — Oui, un peu ; pourquoi cela ?

Tom. — Parceque j'ai entendu dire à Henriette qu'elle allait te jeter à l'eau.

Horace faisant sa prière : — Mon Dieu, protégez papa, mes frères, mes sœurs, mes oncles, mes tantes, etc. Quand à maman, ne vous en occupez pas : c'est moi qui en aurai soin.

Eva, prenant sa treizième année : — Crois-tu cela, maman, que treize est un nombre malchanceux ?

La mère. — Pas du tout, ma fille, c'est de la superstition.

Eva. — Moi je le crois. Treize ans, c'est malchanceux. On est trop grande pour s'amuser avec des poupées, et l'on est trop petite pour s'amuser avec des messieurs.

La mère. — Où as-tu passé la journée ?

Jeannette. — Chez grand'maman.

La mère. — As-tu fait une bonne petite fille ?

Jeannette. — Pas trop ; mais je me suis amusée pareil.

Un gamin de dix ans.

Une demoiselle de six.

Un papa, personnage grave :

— Nous disons donc que le coton, insiste le papa auprès du gamin, est, avant qu'on le travaille, une espèce de duvet souple et soyeux. Et où vient le coton ?

Le gamin reste coi.

— Comment tu ne sais pas ça ?

— Moi, je le sais, dit la demoiselle en achevant de débarbouiller sa poupée.

— Ah ! bah ?

— Oui, ça vient dans les oreilles des vieux messieurs.

Un veuf qui vient de se remarier avec une femme de cinquante ans. — Mes enfants, embrassez votre nouvelle mère.

Tommy l'examinant : — Papa, tu t'es fait blaguer ; elle n'est pas nouvelle du tout.

Cultivateur surprenant deux petits maraudeurs dans son pommier : — Qu'est-ce que tu fais là, Robinette ?

Robinette. — C'est Janvier qui a grimpé pour voler des pommes.

Le cultivateur. — Eh toi donc ?

Robinette. — Moi, je suis là pour l'empêcher d'en prendre.

Le maître. — Répétez ma leçon d'hier sur la Providence ?

L'élève. — Les vues de la Providence sont admirables. Durant l'hiver la nature nous endureit la peau et épaisit le poil des animaux. Chaque mois a son produit spécial. Aussi, juin produit les asperges, juillet et août produisent l'avoine et les légumes ; septembre les pommes, le raisin et les huîtres. En octobre, novembre et décembre la nature produit les confitures, la saucisse et les galettes de sarrasin.

Premier voisin (excité et furieux). — Dites donc, votre chien a mangé sept de mes poules, hier soir. Qu'est-ce que vous entendez faire ?

Deuxième voisin avec sang-froid. — Si elles n'ont pas rendu mon chien malade, je ne vous ferai rien.

A Mlle ANTOINETTE-HECTORINE DUHAMEL

(LA VEILLE DE SON MARIAGE AVEC M. CHARLES DELAMARE MAZE, INGÉNIEUR CIVIL, DE ROUEN, FRANCE).

Nous commettons une indiscretion, mais l'occasion de la poésie ci-dessous comme la poésie même, sont trop charmantes pour que nous recuillons devant une telle objection.

Un jour, Mademoiselle, un passant, presque un vieux, Vint s'asseoir au foyer béni de votre père, Et vous gardez encor ce souvenir, j'espère... Fut charmé par l'éclat rêveur de vos grands yeux.

Vous étiez une enfant folâtre, un peu rebelle ; Chacun obéissait quand vous disiez : Je veux ! Et, même, écartant le flot de vos cheveux, Vous riez en voyant qu'on vous trouvait si belle.

Je vous fis quelque peu sauter sur mes genoux : Mon baiser s'égara dans vos boucles soyeuses ; Et, malgré mon front grave et vos mines joyeuses, Une franche amitié s'établit entre nous.

Elle a duré. Plus tard, la douce jeune fille, Rayonnante, et dans tout l'éclat de son printemps, Remplace par degrés l'espégle de sept ans... Mais je restai pour elle un peu de la famille.

Je vous voyais grandir, hélas ! presque à regret ; Et pourtant j'écoutais d'une oreille ravie Monter autour de vous des murmures d'envie Contre celui qu'un jour votre cœur choisirait.

Le choix est fait enfin. L'âme sœur de votre âme A, dans un jour chéri, croisé votre chemin ; La main d'un fiancé s'est mise en votre main ; Vous n'êtes plus enfant : demain vous serez femme !

C'est l'ordre universel, on s'en plaindrait en vain : La nature en tout lieu suit sa loi souveraine : Après le frais bouton voici la fleur seraine, De qui doit à son tour naître le fruit divin.

Oui, ne l'oubliez pas, ce jour que le ciel dore En béissant l'hymen de deux bonheurs rêvés, Ce jour si radieux, hélas ! vous le savez, L'ère des grands devoirs point avec son aurore.

Que Dieu jonche de fleurs votre nouveau sentier ; Qu'il guide votre esquif vers des rives ombreuses, Et, s'il vous faut, pour faire envie aux plus heureuses, Notre vœu le plus cher, vous l'avez tout entier ;

A tous les saints devoirs vous resterez fidèle ; Vous naquites d'un sang qui ne saurait déchoir ; Et dans la mère en pleurs qui vous bénit ce soir, De toutes les vertus vous avez le modèle.

Allez, soyez aimée ! et songez quelquefois Au vieil ami d'autan, qui, paupière mouillée, Avec le bon papa, le soir, à la veillée, Parlait bien souvent du bébé d'autrefois.

Celui que votre cœur aime entre tous les autres, Celui qui vous enlève au doux toit paternel, En se liant à vous par un mot solennel, Va—loin de son pays—devenir un des nôtres.

Qu'il soit le bienvenu ! Nous aimons à genoux La France—son berceau—notre France sacrée. Et nous applaudissons à l'union qui crée Un doux lien de plus entre la France et nous !

LOUIS FRÉCHETTE.

Montreal, "Beauséjour," 23 avril 1889.

C'EST BIEN LONG

Jeune mariée. — Charles, vas-tu m'aimer toujours ; mais là, toujours, toujours ?

Charles. — Toujours ! Je ne pense pas, Clara, que je puisse vivre si longtemps que cela, surtout avec les chers biscuits chauds que je ne puis pas digérer le soir.

UN HOMME PRÉCIEUX

Un journal médical signale un homme dans l'Ouest qui voit dix-huit fois la même chose.

Les hommes d'élection du comté de Richelieu, agiraient sagement en le faisant venir à Sorel pour le décompte des bulletins de votation.

Homme de police (à la petite bonne). — Avez-vous soin aussi du petit chien ?

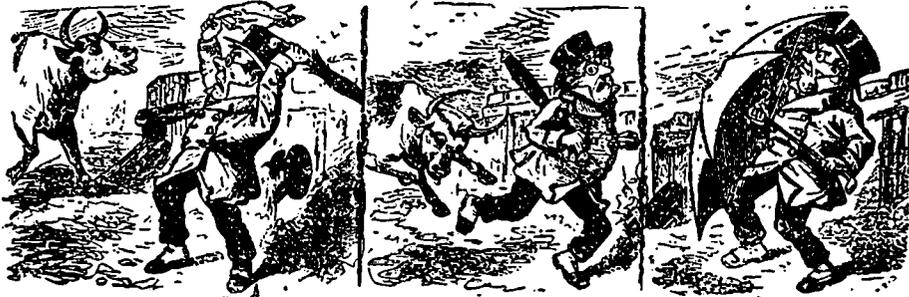
La bonne. — Non, ils me trouvent encore trop jeune pour cela. Je n'ai soin que des enfants.

LES RESSOURCES DE LA VOIX HUMAINE



CHAPITRE I.—Ha ! ha !

CHAPITRE II.—Hullo !



CHAPITRE III.—Aïe !

CHAPITRE IV.—Oh !

CHAPITRE V.—Ah !



CHAPITRE VI.—Eugh !

CHAPITRE VII.—Ho-u-ou ! CHAPITRE VIII—Cocorico !

LES CURIOSITÉS DE L'ÉTRANGER

(A vol d'oiseau pour le SAMEDI)

Voilà que de nouveaux scandales mondains surgissent dans la société de Londres. Cette fois-ci, l'inculpé est le beau-frère de Lord Salisbury, premier ministre de la Grande Bretagne. Le comte de Galloway est accusé d'assaut indécent. La plaignante a 10 ans. Il subira son procès le 14 de ce mois. Inutile de dire la sensation produite en Angleterre par une cause aussi célèbre.

En présence de ces preuves multipliées de démoralisation, la société anglaise redouble de rigueur. Elle tient maintenant à l'index une femme quarante fois millionnaire, la nouvelle duchesse de Sutherland, qui, du reste, n'a pas volé cet ostracisme. On se rappelle que l'an dernier, vers cette époque, débarquait à New-York le duc de Sutherland, le même qui est venu visiter le Canada. Le Duc arrivait aux Etats-Unis en compagnie de deux dames, la mère et la fille. Le parti d'excursionnistes se rendit immédiatement en Floride. Vers janvier ou février, de cette année, le cable transmettait la nouvelle de la mort de la duchesse de Sutherland, en Angleterre. Deux jours après, les journaux américains publiaient le mariage du duc de Sutherland avec l'une des dames qu'il accompagnait. Cette dame était elle-même une veuve récente, son mari s'étant suicidé par suite des relations équivoques de sa jeune femme avec le Duc.

Ce n'est pas le cynisme qui a manqué dans toute cette affaire ; et maintenant il paraît que la nouvelle duchesse est surprise de se voir exclue des invitations du grand monde anglais.

La société de Londres se relève à peine d'un autre choc auquel elle était loin de s'attendre. On se rappelle que Sarah Bernhart a perdu dernièrement son mari, Damala. Croirait-on que Gladstone, au milieu de ses immenses occupations politiques et littéraires, a songé à écrire une lettre de condoléance à la grande actrice ! *Shock-ing !* Une lettre de condoléance sur la mort d'un mari qu'elle avait déjà perdu à trois ou quatre reprises, quoique ça ne fut pas, les autres fois, pour un temps aussi long !

* *

Mais comme cancan retentissant, je ne connais rien d'aussi cocasse que la dernière aventure de la comtesse de Persigny, veuve de l'ancien ministre de Napoléon III. Elle est aujourd'hui âgée de 74 ans, ce qui ne l'a pas empêché de se faire enlever par un des *toradors espagnols* qui donnent des représentations de combats de taureaux à Paris. La pauvre vieille qui est sourde, toute ridée, couverte de fard, est, à part cela, le diable incarné comme tempérament chicanier. Imaginez que, pardessus le marché, elle porte une perruque blonde. On se rappelle qu'en 1866, son mari était ambassadeur à Londres et qu'elle y était un tel sujet de scandale que la Reine pria Napoléon III de rappeler son ministre.

* *

Un soupir de soulagement s'est échappé de toutes les poitrines royales, lorsqu'elles ont vu le Shah de Perse partir pour tout de bon. Le récit de ses incongruités dans les différentes cours de l'Europe ferait un volume. Nous rapportons dernièrement son mot brutal sur la cour belge, lorsqu'il conseillait au roi de changer son sérail.

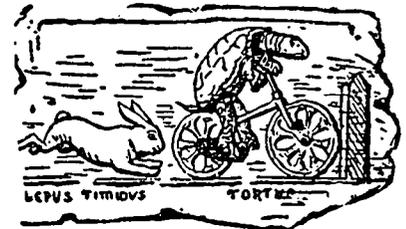
LA VERTU DE PERSEVERANCE



Premier tramp.—Qu'est-ce que tu ferais si tu avais un million ?

Second tramp.—La même chose qu'à présent : rien du tout.

PRECIEUSE DECOUVERTE.



Fue Simile d'une tuile trouvée dans la chambre des enfants de Néron, empereur romain. Elle nous révèle le secret de la célèbre course entre le *Lidère* et la *Tortue*.

A la cour de Vienne, dans un diner de grand gala, il crut intéresser beaucoup les dames présentes en leur racontant que quelque temps avant son départ de la Perse, il avait eu un matin une agréable surprise. Dix de ses femmes lui avaient présenté chacune un nouveau-né dans la même nuit. C'est à ce banquet qu'il avait fait attendre l'empereur d'Autriche pendant vingt minutes. Il devait conduire à table l'archiduchesse Elizabeth qui représentait sa mère. Il se contenta de la saluer et il prit les devants, si bien que la petite archiduchesse dut courir pour le rejoindre. Quand l'ambassadeur perse donna à son tour un diner au grand monde officiel autrichien, le Shah y assista à sa manière. Il ne voulut voir personne et il se fit servir dans un appartement privé.

* *

Mais à propos de l'empereur d'Autriche, voici qui fera plaisir aux fumeurs de mauvais tabac. Il n'en fume jamais d'autre et vous pouvez juger du supplice continu qu'il inflige à ses courtisans obligés de respirer cette odeur empestée. Il y a quelque temps, l'on avait imaginé une pieuse fraude pour corriger cette dépravation de goût. L'on avait enveloppé des cigares fins dans des feuilles de mauvaise nicotine, de manière à en rendre l'apparence grossière. L'intendant du palais faillit perdre sa place ; et il lui a fallu revenir à la glorification de la feuille de chou.

* *

Nous causons dernièrement sur les contrastes sociaux entre la France et l'Angleterre. Ils sont plus nombreux qu'on pense. Comment se fait-il qu'à deux heures de marche, avec un courant continu de voyageurs entre la France

et l'Angleterre, les manières d'être et de vivre n'aient pu s'assimuler ?

Du reste, il existe une contradiction continuelle entre l'anglais et le français. Vous voulez savoir si un mot prend deux *ll* ou deux *pp* dans l'une des deux langues. Si vous connaissez l'orthographe du mot dans un idiome, mettez le contraire dans l'autre et vous êtes sûr de votre affaire. Vous dites en français *brûlement d'estomac* et en anglais *heartburn*. Mais si vous avez *mal au cœur*, vous dites en anglais *stomach ache*.

Dans les rues de Paris, vous faites les rencontres de voiture à votre droite, comme ici. A Londres les rencontres se font à gauche.

Les parisiens entassent ménage sur ménages dans la même maison ; et les familles les plus aristocratiques se contentent ainsi d'un seul étage, où tous les appartements sont de plein pied. En Angleterre, on tâche autant que possible d'avoir sa maison ou son côté de maison à soi, comme à Montréal. Je pourrais faire remarquer que la mode française s'établit rapidement à New-York, où les *franch flats* prennent la vogue. Au fond, c'est très raisonné. Qu'il faille dix, quinze ou trente pièces, on les met toutes sur le même étage et le coup d'œil y est parfois splendide, tandis que les mères de familles y trouvent un confort que nos interminables escaliers ne peuvent leur accorder.

En France, il n'y a pas de passe-partout. Il y a dans chaque logement la loge du concierge qui ouvre jour et nuit au premier coup de sonnette. Il faut même, la nuit, sonner pour sortir : *Cordon, s'il te plaît !*

En Angleterre, chacun a le passe-partout de la maison.

Les cafés sont la gloire de Paris ; on y mange et boit dans la rue. En Angleterre, les cafés n'ont pas la moitié de l'importance des clubs. En France, on vit sur le boulevard ; en Angleterre dans les clubs.

En France, le lit est enfoui dans une alcove ; en Angleterre le lit est au milieu de la chambre. En Angleterre, le lit est tout d'une pièce ; en France, il se divise en deux couches distinctes qu'un mécanisme sépare pour la nuit.

On prend deux repas à Paris, l'un de midi à 1 heure, l'autre de 6 à 8 heures et c'est tout. En Angleterre, on prend trois et même quatre repas. Enfin l'on dit : *Paris dine, Londres mange*.

Les pains français sont en long, des flûtes ; les pains anglais sont carrés.

Paris boit du vin, de l'absinthe et du kumel Londres du gin et de la bière.

Paris prend du café et Londres du thé.

Le français ne peut manger sans causer vivement avec tous ses voisins, même ceux qu'il ne connaît pas ; l'anglais parle rarement même à ceux qu'il connaît.

Le français va au dîner de la table d'hôte sans toilette extraordinaire ; l'anglais met l'habit et le col blanc. On peut toujours dans un restaurant anglais distinguer par là les américains des anglais.

L'ouvrier anglais travaille avec ses habillements ordinaires, appelle ses confrères *compagnons*, fume une pipe de plâtre, attrappe ou donne des taloches ; l'ouvrier français est toujours en blouse, appelle ses compagnons *citoyen*, fume la cigarette, ôte son chapeau à l'un de son rang et s'il se bat, joue non pas du poing mais de la savate.

Le génie américain se révèle d'une autre manière. Je ne sais pas si la passion dominante du yankee moderne n'est pas le pari ou plutôt les tournois. Je ne parle pas des grandes parties de *foot-ball* ou de *Lacrosse* ; mais il y a maintenant une *match* pour n'importe quoi. Je me contente d'enregistrer les plus récentes. *Le pie eating match*, (qui mangera plus de pâte) est une institution nationale. *Le Water melon match* que le restaurant Brodie, dans Bowery, vient de mettre en vogue, a un très grand succès. Les nègres sont sans contredit les champions du champ de melon.

Dans l'aristocratie industrielle de Chicago, les tournois de tueurs de cochon font fureur.

New-York vient de subir l'excitation d'un *sheep killing match* entre Henri O'Brien, le champion des tueurs de moutons de l'Amérique et Henri Gaile d'Angleterre. Le tournoi, monté

par des New-Yorkais, a eu lieu au parc Schwetzen, Newark. Chacun des contestants avait dix moutons à tuer. L'anglais a triomphé. Les paris étaient énormes.

**

Voulez vous savoir quels sont les plats favoris des souveraines d'Europe ? Voici :

La reine Victoria apprécie surtout la cuisine écossaise. Ses repas commencent toujours par une soupe à la farine d'avoine (*soupage*). Elle aime beaucoup le jambon cru et se le fait envoyer de Grenade où celui de Trévèze est renommé ; elle boit de la bière et mange un pain spécial très cuit et très serré.

La Reine de Suède se nourrit plus substantiellement : des biftecks à tous les repas ; très souvent du saumon cru conservé à la mode de son pays, et des boulettes de haricots, d'œufs et de lait frites dans l'huile.

A la Cour d'Allemagne, on mange à la française. Cependant l'impératrice Victoria préfère la cuisine anglaise et adore la pâtisserie.

La grande-duchesse de Bade, qui a la meilleure table de toute l'Allemagne, fait son café elle-même dans une délicieuse cafetière russe or et nickel.

A la Cour d'Italie, on mange tous les jours dans de la vaisselle d'or. On ne boit que des vins du pays et l'on a toujours le *fritto*, composé de crêpes et de foies de coqs.

La comtesse de Paris a adopté la cuisine anglaise, et chez le duc d'Aumale on sert tous les jours au déjeuner la soupe à l'ail.

La reine Isabelle beaucoup le *cocido* de Castille avec tous les accessoires qu'il comporte. Quotidiennement, du riz à la valencienne.

La Reine régente d'Espagne préfère la cuisine autrichienne. Elle mange le rôti, avec des compotes, principalement avec de la compote de groseilles. Elle mange aussi, ou du moins elle mangeait, dans les premiers temps de son séjour en Espagne, un pain spécial que lui faisait une de ses suivantes amenée d'Autriche.

TOUCHE A RIEN.

CAMP MAL DEFENDU



I

Minette, (dans le dalleau). — Viens y donc.



II

Un autre ennemi sur les derrières. — Déroute complète.

LA NECESSITE EST LA MERE DES INVENTIONS



Madame Crinnoir. — Quel est ce plainement que j'entends ?

Le petit Julius — Je pense que c'est papa qui rêve en dormant, parce que je le chatouille. Tu sais, j'ai brisé mon ardois, et le maître n'accepterait pas mes excuses.

CHRONIQUE

J'ai bien peur de me faire un ennemi mortel en me mettant l'indiscrétion suivante sur la conscience ; mais il faut pourtant que ça sorte. On n'a pas d'idée comme l'esprit d'entreprise se développe chez les Canadiens-Français, que naguère on traitait d'arriérés. Voici le dernier trait de génie d'un monsieur qui dépend un peu de sa femme pour les misères de l'existence. Mais sa bonne moitié qui le connaît, lui mesure le vin — comme à la brebis tondu. Cette parcimonie ne fait pas l'affaire du mari, qui, poussé par le besoin, a créé une industrie toute nouvelle et toute originale. La passion dominante de sa femme est un petit amour de chien qui mesure à peine cinq pouces de long.

Le monsieur a imaginé une combinaison avec un compère auquel il porte toutes les semaines subrepticement le merveilleux caniche. Désespoir de la dame qui offre immédiatement cinq piastres de récompense pour le recouvrement de son chien. Inutile de dire que *Lindor* se retrouve immédiatement et que le mari empoche les cinq dollars.

* * *

Par ces temps de décadence sidérale, vulgairement connue sous le nom de pluie, la seule consolation possible est de rester chez soi : ce qui donne beaucoup de chance à la philosophie. J'ai donc fait de la morale, de la physiologie, de l'économie sociale sur toutes les coutures. Quelle étude du haut d'une fenêtre que ce défilé d'hommes affairés ou de femmes indomptables que la boue et les averses sont incapables d'arrêter ! Entre toutes choses, ce qui m'a le plus frappé est la manière de marcher. Le dirai-je ? Beaucoup de femmes marchent adorablement, mais la grande majorité marchent mal. Elles y mettent une insouciance indigne de leur beauté. Je parle surtout des jeunes filles qui généralement sont charmantes, car notre jeune génération, de l'aveu de tous, est remarquablement belle.

Pourquoi ne soigne-t-on pas mieux la démarche, qui, presque, infailliblement manque de vivacité ? Les physiologistes qui ont la prétention de lire le caractère d'une femme dans son marcher trouveraient nos femmes froides et insouciantes, tandis que ce n'est pas le cas. Les unes traînent les pieds sans mouvement du corps ; d'autres exagèrent le balancement des épaules. En voici une dont la tournure aggrave l'allure déjà trop penchée ; on dirait une course entre les pieds et la tête. Signalons en passant cette énormité qu'on appelle tournure et qui fait paraître toutes les femmes infirmes. Si elles savaient comme les hommes trouvent cela laid, disgracieux !

Rien n'est beau comme une femme qui marche bien. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit jolie ; il n'est pas même nécessaire qu'elle soit vue de face pour être admirée. Une femme qui se tient droite, la tête bien plantée, les épaules gracieusement à plomb dont les mouvements dégagent bien la taille, qui sait comment se porter les bras et se tenir les mains, qui a le pas vif et alerte, est tout un poème ; et l'on aime à voir passer ce chef d'œuvre du bon Dieu. Mais, hélas ! on ne veut pas s'occuper de cela dans notre pays.

Qu'est-ce qui fait donc la réputation de la parisienne qui, en général, n'a pas la beauté plastique de l'Anglaise de Londres ? C'est l'art extrême de sa démarche, mettant en relief l'art extrême de sa mise, qui n'est jamais dispendieuse mais qui est d'un goût parfait !

* * *

Je ne dis pas que nos Canadiennes doivent être orgueilleuses ou coquettes. Au contraire, la toilette demande de la simplicité. Il suffit d'y mettre du goût. Les femmes les plus riches sont celles qui dépensent le moins pour leurs vêtements. Madame W. H. Vanderbilt, dont le mari est riche de \$80,000,000 ou \$100,000,000 et qui peut se payer un cuisinier de \$10,000 par année, ne dépense jamais \$1,000 par année pour sa garde-robe. Et cependant, elle est la plus grande élégante de New-York, toujours à la tête des amusements, soirées, diners de la grande métropole commerciale.

Madame Jay Gould qui est morte dernièrement dépensait encore moins que cela pour sa toilette, bien que le célèbre financier ait aujourd'hui une fortune de \$100,000,000.

Nelly Gould, la fille aimée de Jay Gould vit sur un revenu de \$40,000 par année. Elle est à peu près assurée d'un héritage de \$20,000,000. Elle ne dépense que \$2,500 pour sa toilette.

La femme de A. T. Stewart, le richissime marchand de New-York, faisait tout le contraire. Elle dépensait \$15,000 à \$20,000 par année. A sa mort on a trouvé son immense palais rempli de robes et de jupons. Cependant, comme elle n'avait pas de goût, elle était plutôt ridicule qu'admiration.

* * *

Les journaux américains citent le fait d'un sénateur américain, Oliver Hampton Smith, d'Indiana, qui, le lendemain de son élection partit pour Washington. Mais pour ne pas perdre son temps il conduisit un troupeau de cochons à Cincinnati. Il les menait lui-même à pied. Lorsqu'il arriva un soir à un petit village sur sa route, on s'empressa autour de lui pour lui demander des nouvelles de l'élection.

— Qui est élu ? Hendricks ?

— Non.

— Alors, c'est Noble ?

— Non.

— Mais qui donc ?

— C'est moi.

Les questionneurs se regardèrent, puis se préparaient à trouver la farce bonne quand Hampton Smith monta sur l'escalier et commença un *stump speech*. Tout le monde fut convaincu que c'était bien lui.

Nous avons un exemple, en Canada, d'un homme public qui a commencé sa carrière en conduisant des troupeaux de cochons. Il est aujourd'hui échevin ; mais malheureusement il paraît avoir gardé les manières de ses anciens administrés.

* * *

Du nouveau pour les gourmets à la recherche de menus distingués. Il y a eu, voilà quinze jours, une grande vente d'animaux de ménagerie à Anvers dans les jardins de zoologie. Les amateurs et collectionneurs s'y étaient rendus de toutes les parties du monde. Après la vente, vint le dîner. En voici le menu, unique dans son genre :

Omelette. — Oeufs d'Austruche.

Poisson. — Cachalot et pieuvre.

Filet. — Antilope des Indes.

Jambon. — Ours de Russie.

Gibier. — Tapir.

Langue. — Bisson de l'Afrique du Sud aux épinards.

Cotelettes. — Lama aux petits pois.

Le roi de Hollande avait envoyé un sanglier qui fut servi tout entier.

Il y eut vingt services et le repas dura six heures.

* * *

De la ménagerie aux curiosités de cirque, il n'y a qu'un pas. Les deux frères Allemands Ernil et Wilhelm Vaucke viennent d'arriver à New-York. Vous me direz que ça vous est bien égal à première vue ; mais j'ai les moyens de vous convaincre que vous devez avoir hâte de faire leur connaissance. L'un a 34 ans et l'autre 23, et ils pèsent 1,000 livres à eux deux. Cinq minutes après leur naissance, ils avaient 17 livres à leur avoir et ils n'ont cessé une minute de prospérer depuis ce temps-là, sans compter qu'ils ne font que de débiter dans leur carrière. Le moindre encouragement ne manquera pas de les porter d'ici à vingt ans, dans les 1,000 livres chacun.

Ce fut toute une histoire pour leur bâtir des lits convenables à bord du steamer Wyoming qui les a amenés.

* * *

On est en train de retrouver l'une des plus grandes fortunes du monde. Sait-on que les trésors légendaires de Montezuma qui remplissaient des chambres entières et que Cortes vola au célèbre roi du Mexique n'ont jamais été dispersés ! Quand Montezuma fut incarcéré, son neveu Guaultimotzen prit le commandement du royaume, et à la tête des Astèques, il défit Cortes le 12 juillet 1520, reconquit les trésors volés et les cacha secrètement dans le palais de Montezuma à Coyoacan. Cinq ans plus tard, il mourut laissant verbalement le secret de sa cachette à son fils Diego de Mendoza de Austria Moctezuma y Torres. Le fils consigna ce secret sur le papier avec l'énumération des valeurs enfouies. C'est comme un conte des *Mille et une nuits*. Les diamants et les pierres précieuses y sont à pleines urnes. On se demandera peut-être pourquoi le trésor n'a-t-il pas été retrouvé avant ce jour. Le document est resté dans les papiers de famille et a été transmis de génération en génération jusqu'à ce qu'il soit arrivé entre les mains de l'héritier actuel Vitarío Camarcho y Torres, citoyen de Mexico, né en 1854. Mais il était redigé en hiéroglyphes astèques.

La filiation est complète. Cortes avait vainement torturé le roi Mexicain pour lui arracher son secret. Quand il l'eut mis à mort en 1525, le fils de la victime fut baptisé sous le nom de Diego de Mendoza de Austria Moctezuma y Torres. Celui-ci mourut en 1604 laissant la description du trésor à Bartolome Moctezuma qui mourut en 1687. Le document passa aux mains de Massiano Filles Ordieria qui mourut en 1789, puis à Macario Torres de Mendo à Moctezuma y Gutierrez, grand oncle de M. Camarcho. A la mort du dépositaire en 1837, le document passa à Marcelino Camarcho, père du réclamant actuel, qui en a la possession depuis 1886.

Par une terreur superstitieuse, bien fondée du reste, il était de tradition dans la famille de ne point chercher à découvrir le trésor, parce qu'on savait bien qu'à la moindre tentative, le gouvernement espagnol le confisquerait. Il n'y a que 79 ans que l'Espagne s'est retirée du Mexique qui a toujours été depuis en révolutions. La présente époque est la seule période où il soit possible de songer à reconquérir ces richesses. Les documents sont certainement authentiques, en autant qu'il s'agit de leur vétusté.

Il s'est formé une puissante compagnie dans laquelle est le Président du Mexique lui-même pour faire les fouilles voulues.

On estime le trésor à \$80,000,000 ou \$100,000,000.

Les travaux sont nécessairement lents, parce qu'ils se font dans des cavernes souterraines, et qu'il faut constamment miner dans le roc.

* *

Les lauriers de l'ingénieur Eiffel empêchent les autres nations de dormir. C'est à qui trouvera mieux. Je crois que c'est l'américain qui aura la palme. Voici son idée pour la Grande Exposition de 1892. Il ne s'agit pas d'une tour ; mais d'une sphère : une boule en acier de 500 pieds de haut représentant la terre avec toute l'exactitude physique possible. Naturellement on y ferait entrer le plus de verre possible pour la rendre transparente. On y verrait les fleuves, les montagnes, les limites des pays, les villes, les chemins de fer du monde entier dans leur position vraie. Bien plus, au moyen d'ascenseurs, de ponts et de galeries on pourrait communiquer d'un pays à l'autre, l'explorer comme le voyageur qui fait son tour du monde.

Voilà pour l'extérieur. Quant à l'intérieur, c'est bien une autre affaire. On construira des chambres, de manière que vis-à-vis chaque pays, on puisse installer une petite colonie d'indigènes, avec le costume national et l'aménagement d'une maison ou d'une hutte propre à ce pays, et contenant les produits qu'on y trouve.

Qu'on batte cela !

* *

L'industrie humaine n'a plus de bornes. Jusqu'à présent on posait bien des yeux, des dents, une moustache, des cheveux. Mais des joues ! Bien des femmes sont désolées de leur maigreur. Elles ont des joues creuses, ridées qui commettent sur leur âge d'impardonnables indiscretions. Eh bien, l'on fabrique des bourrures de joues en liège. Le petit coussinet se pose en dedans de la bouche ; on l'attache à la mâchoire comme un faux palais de dents postiches.

Pour l'effet voulu, c'est tout à fait supérieur à l'élixir Brown-Seqart.

* *

L'élection pendant dans le comté de Richelieu me met en mémoire un incident très gai de cet été que j'ai entendu raconter quelques jours après. Du reste, *Honni soit qui mal y pense.*

Cinq ou six amis partent de Bekeil pour Sorel dans le yacht des MM. Black, de St. Jean. Après la descente de l'écluse de St. Ours, l'aiguillon de l'appétit ayant devancé l'aiguillon du cadran, les estomacs trop bien ouverts sonnent à tout hasard l'heure du lunch. On décide d'atterrir pour jour convenablement de la cérémonie. Les excursionnistes se trouvent en face d'une maisonnette très gaie, très propre, et se disent que la politesse exige d'eux une visite au propriétaire du rivage dont ils se servent. On est toujours assuré d'être reçu poliment chez un habitant. Le fait est que le fils aîné de la maison, un beau garçon de 18 ans, était déjà accouru pour leur prêter main forte.

Ces messieurs entrent et font la présentation. C'est Bergeron qui a la parole :

—Mesdames et messieurs, dit-il, permettez-moi de vous présenter :

“L'hon. M. J. A. Chapleau, ministre à Ottawa.

“L'hon. M. A. Lacoste, sénateur.

“L'hon. M. J. A. Ouimet, orateur de l'Assemblée Législative.

“M. Black, millionnaire de St. Jean.

“Le Boss Dansereau de Montréal.

“Et moi, membre pour Beauharnois.”

—Ta, ta, ta, reprend le brave cultivateur, vous êtes tous des bavards. C'est vrai que vous êtes bien habillés, mais vous m'en faites accroire.”

Tout ça dit de la meilleure humeur du monde ; car il ajouta immédiatement :

—N'importe, nous allons prendre un petit coup.”

Puis se tournant vers celui qu'on lui avait dit être M. Chapleau :

“Vous n'êtes pas M. Chapleau, vous. Tout le monde sait que M. Chapleau a des grands cheveux et vous, vous n'avez les cheveux rien que comme les autres.”

Cela n'empêcha pas une plus ample connaissance. Le maître de la maison s'appelait M. Paul Laviolette. Les excursionnistes étaient dans la paroisse de St. Roch, comté de Richelieu. Justement, il y avait une élection dans le comté et M. Laviolette était un libéral avancé.

Quand ils se séparèrent, M. Laviolette était bien convaincu de l'identité des messieurs qu'on lui avait présentés, car c'étaient bien eux, en effet.

Mais en partant, M. Laviolette tira M. Chapleau à l'écart :

—Dites donc, vous qui avez bien de l'influence, comme vous passez par Sorel, tâchez donc que ça soit un libéral qui soit choisi cette année.”

* *

Je sors du bureau de *La Presse* où je viens de saisir une conversation de chasse entre un inconnu et Nantel.

L'inconnu lui apporte une nouvelle de chasse.

—Tenez, voilà le canard ; mais j'ai fait un coup extraordinaire. Je l'ai tué avec une balle à trois arpens. Vous voyez le trou de la balle.

—C'est en effet admirable, dit Nantel de son air pas convaincu.

—Tâchez donc d'annoncer cela dans la meilleure place de votre journal. Mon nom est Pierre X... Ça me fera du bien et à vous aussi.

—Je ferai mieux que cela, reprend Nantel, je vais mettre votre *Canard* en grosses lettres noires.”

Cela n'empêche pas qu'il a reculé devant la responsabilité et que le SAMEDI est obligé de la prendre à sa charge. Ah ! ce n'est pas une sinécure que le SAMEDI !

TOUCHE A TOUT.

La salle du restaurant est remplie de dîneurs, quand un coup de revolver part de l'un des coins.

Le propriétaire.—Hello ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le garçon.—Ce n'est rien, j'avais échappé une cartouche dans le potage et l'un de ces messieurs l'a écrasée entre ses dents.

LA PUISSANCE DE LA FEMME

Je ne sais pas très exactement si les lois ont fait à nos mères, à nos épouses et à nos filles, une part d'influence conforme aux droits de la justice, mais ce que je constate c'est que les femmes règnent partout dans notre société.

Les mœurs et les habitudes qui sont bien autrement puissantes que les législations leur ont attribué une souveraineté qui va jusqu'à être une immunité périlleuse ; car le pouvoir qu'elles exercent est sans contrepoids, attendu qu'il est, doté du plus précieux des attributs, celui de l'irresponsabilité.

Quand la femme obéissant au besoin de recueillir des hommages, a compromis, ne fût-ce que par sa légèreté, l'honneur du foyer domestique, qui est-ce qui est puni par le ridicule ? le mari.

Quand les inspirations dangereuses de l'amour-propre poussent une femme à donner à son mari la passion des situations sociales élevées et qu'il échoue, c'est l'homme qui est diminué.

Quand les tentations si fréquentes de nos jours conduisent un ménage à obéir au courant qui entraîne vers des habitudes de luxe en disproportion avec les ressources dont on dispose, quand cette conduite imprudente atteint la ruine, c'est-à-dire le résultat fatal qui lui est réservé, les sévérités de l'opinion sont pour la faiblesse ou l'inhabileté du mari. La femme apparaît comme une victime, même alors qu'elle est la cause certaine de toutes les dissipations.

La femme est parmi nous l'image vivante de toutes les forces morales qui séduisent, charment, entraînent, exaltent, idéalisent jusqu'à la matière elle-même ; les femmes adoucissent les mœurs, elles élèvent les enfants, elles soignent les malades, elles inspirent les poètes et les artistes, elles font faire par les hommes ce qu'elles dédaignent de faire elles-mêmes.

Les Orientaux remplissent de femmes le paradis de Mahomet pour leurs joies éternelles après en avoir rempli leur harem pendant leur existence terrestre.

Dans notre société politique, les plus grands hommes d'Etat sont ceux qui eurent une Égérie.

Les plus grands artistes furent ceux qui eurent une Fornarina.

Les plus grands poètes, ceux qui furent inspirés par une muse réelle et visible.

L'érudition de tous les membres de l'Académie des inscriptions et belles lettres serait impuissante à vous donner le nombre des chevaliers et des troubadours qui ont chanté, se sont battus, dans les tournois et ailleurs et sont morts avec l'unique ambition d'obtenir une fleur ou un ruban.

Pierre l'Hermite, saint Bernard et tous les éloquents prédicateurs des croisades n'ont pas envoyé en Palestine autant de croisés que les belles dames implorant ce sacrifice au nom de l'amour qu'elles inspiraient, alors que la voix de la religion restait impuissante.

Quand on veut arracher un secret à un homme d'Etat, on délègue une femme !

Quand on veut préparer un mourant à recevoir un prêtre, on envoie une femme !

Quand on veut recueillir de riches aumônes dans une église, on met l'escarcelle dans la main d'une femme !

Quand on veut avoir des souscriptions nombreuses pour une fête mondaine, on choisit pour patronnes du bal des femmes.

Quand le démon veut séduire une âme prête à lui échapper, il ne se présente jamais que sous les traits d'une femme.

Quand un condamné veut implorer sa grâce auprès d'un souverain, il ne lui envoie jamais son père, son frère ou son fils, s'il a une mère, une épouse, une sœur ou une fille.

Combien de guerres sanglantes ont été entreprises et continuées au prix des plus grands sacrifices d'hommes et d'argent pour satisfaire une haine, un amour, quelquefois le simple caprice d'une femme !

En faire l'énumération ici serait vous raconter au moins la moitié des batailles que les princes se sont livrées, cela serait faire l'histoire du genre humain.

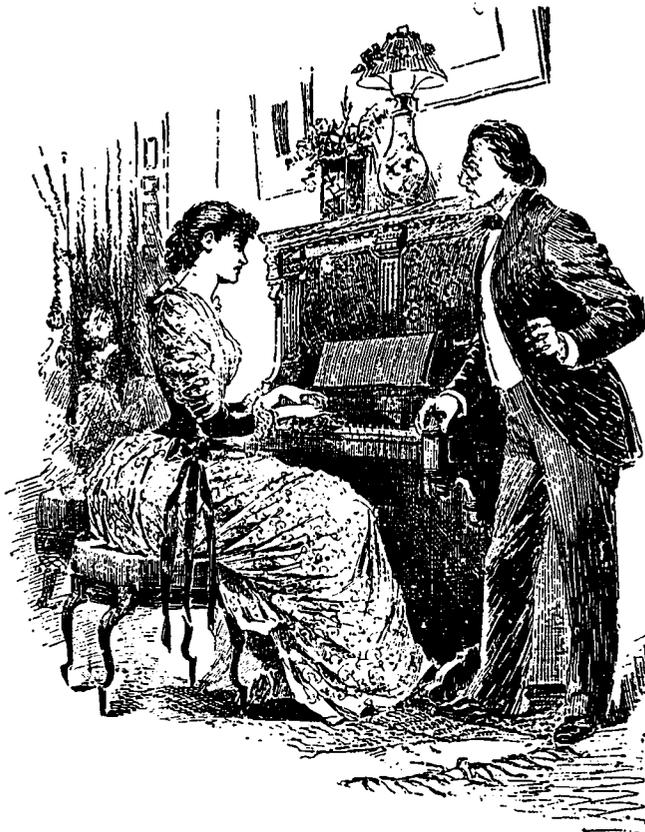
Songez que, même dans l'ancienne Rome, où la femme, avant l'avènement de Jésus-Christ, avait une condition si misérable, si humiliée, elle exerçait une telle puissance par sa séduction que s'il faut en croire certains chroniqueurs contemporains, l'armée romaine se serait montrée plus satisfaite de l'enlèvement des Sabines que de la conquête des Gaules.

La vraie puissance de la femme n'a pas besoin pour s'exercer utilement, d'être armée comme celle de l'homme de fortes et patientes études, de la conquête des secrets arrachés à la science.

Son pouvoir réside dans la connaissance innée qu'elle semble avoir du cœur des hommes, dans sa grâce, dans sa faiblesse elle-même, dans le charme indéfinissable qui en fait auprès de nous à la fois un être dévoué comme une mère, pur comme un ange du ciel, séduisant comme une houri.

PAS LE BON VEAU

JUGE EN MUSIQUE



L'artiste Herr Long.—Vous appréciez beaucoup la bonne musique, sans doute, mademoiselle ?

Mlle Lafitte.—De tout mon cœur. Je suis justement à chercher comment commence l'air : *La vache est à l'eau*. Jouez-moi le donc, s'il vous plaît.

Jules.—Vous fuyez ? Est-ce que le veau vous a fait peur, mademoiselle Rose ?
Rose, (croyant démontrer qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur.)—Non, pas du tout : je vous voyais venir.

MAXIMES D'HYGIÈNE PRATIQUE.

- Simplifier sa vie est un grand art.
- La médiocrité de la santé a ses compensations comme celle de la fortune.
- Mieux vaut faire soigner sa santé que sa maladie.
- Les santés, comme les ménages, comme les empires, s'en vont par les petites dépenses inutiles et journalières.
- Il faut être de sa santé comme de sa condition.
- Les préjugés sont les moisissures de l'esprit ; on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.
- Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.
- L'enfant travaille trop tôt, il travaille trop, il travaille mal.
- L'humanité s'en va par le cerveau ; elle peut être sauvée par les muscles, mais il n'y a pas de temps à perdre.
- L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.
- Si les gens consacraient à leur santé la dixième partie du temps qu'ils appliquent inutilement à celle des autres, l'humanité se porterait mieux.
- Tel air, tel sang ; tel sang, telle santé.
- Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée.
- Comme on fait son atmosphère on respire.
- Le gymnastique est l'antitode du travail exagéré de l'esprit.
- Les mères confiantes font les médecins dévoués.
- La confiance ne se raisonne pas, répète-t-on complaisamment en parlant d'un médecin. La belle maxime Et où la raison trouvera-t-elle une meilleure occasion d'intervenir ?

Madame X...—Mon pauvre mari est tombé dans la cave avec cinq bouteilles de vin et il n'y a rien de cassé.

Visiteur.—C'est vraiment miraculeux !

Madame X...—Pas tant que cela. Voyez-vous, les cinq bouteilles, c'est en dedans qu'il les avait.

LE LOUP GAROU

Dans le village de . . . ,—le non ne fait rien à la chose.—un brave paysan possédait un vieux cheval bien roué, bien nourri avec lequel il allait toutes les semaines à la ville.

Pendant plusieurs années tout alla bien, et il n'arriva d'accident ni au cheval ni à son maître.

Malheureusement, un beau jour le gouvernement eut la mauvaise idée de mettre dans la ville un camp militaire.

Les soldats, une fois les exercices terminés, flânaient dans les faubourgs, dans la campagne, ne sachant que faire, et parfois rêvant vaguement à quelque méchant tour.

Quelques-uns d'entre eux se promenant ainsi, un beau soir d'un jour de marché, aperçurent un paysan qui revenait de la ville tout en songeant, et marchant devant son cheval qu'il tenait par une corde.

Un des piou-pious eut aussitôt l'idée que voici : Il débrida le cheval que ses compagnons emmenèrent à la ville, prit sa place, se mit le mors entre les dents, le hanarçement sur le cou, et suivit le paysan pas à pas.

Celui-ci ne s'apercevait de rien. Ce ne fut qu'au détour d'un sentier qu'en se retournant par hasard, il vit ce soldat qu'il menait en laisse.

—Tiens ! fit-il avec stupéfaction, c'est donc vous qui êtes mon cheval ?

—Oui, répondit tourlourou avec simplicité. Il y a cinq ans j'ai eu le malheur de faire une faute, et j'ai été condamné à être cheval pour cinq années. Aujourd'hui mon temps est justement fini et me voilà soldat !

—Ah ! dit le paysan, alors je ne puis vous retenir. Il faut retourner à votre corps.

—Grand merci ! dit l'autre.

—Au moins, ne vous faites plus repincer une autre fois !

Mon homme rentre chez lui, et raconte la chose à sa femme.

—Ah ! dit-elle-ci, il faudra qu'au marché prochain nous en allions acheter un autre !

Qui fut dit, fut fait. Mon badaud et sa badaude vont la semaine d'après au marché aux chevaux, et examinent les bêtes en vente.

Tout à coup la femme dit à son homme : —Dis donc, regarde donc ce cheval-là ! On dirait qu'il ressemble au nôtre !

—Ma foi, oui, fait l'autre.

—Oh ! il lui ressemble joliment ! C'est étonnant comme il lui ressemble !

—Eh ! pardine, je parie que c'est lui, oui, ma fine, c'est bien lui !

Alors, s'approchant du cheval, qui était le sien effectivement, il se pencha sur lui, et lui dit à l'oreille :

—Ah ! ah ! mon gaillard, tu as donc encore fait quelque chose !

LA VIE PRATIQUE

Voici quelques conseils utiles :
Ne plaisantez jamais avec un homme de police.
Ne jouez pas aux échecs avec une femme.
Ne contredisez jamais un homme qui bégaine.
Soyez polis pour les oncles et les tantes riches.
Prenez toujours votre plus vieux chapeau et votre plus vieux paletot pour une soirée.

Dans un dîner manœuvrez pour être à côté du dépeceur.

Gardez vos secrets pour vous-même. Remontez votre vie comme votre montre, en faisant tous les soirs l'examen de la journée, si vous avez avancé ou retardé.

Faites ami avec le maître d'hôtel (steward) d'un steamer. Après la Providence, c'est le meilleur ami du bord.

Maud.—Sais-tu quel est le présent que vient de faire madame de Castro à son fils Ernest ? Une chaîne de montre faite avec mes cheveux !

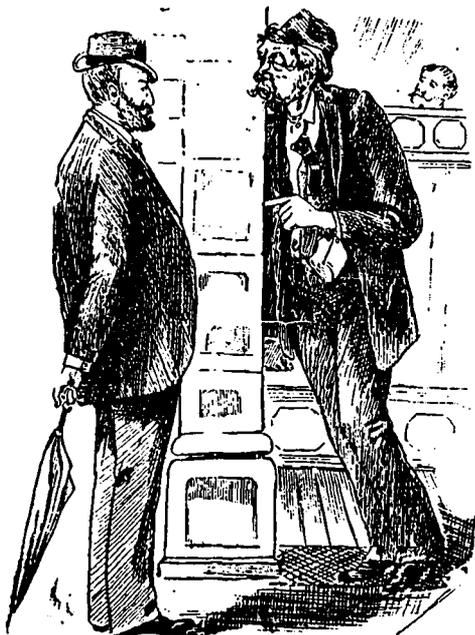
Mabel.—Mais où a-t-elle pris de ces cheveux ?

Maud.—En brossant la redingote d'Ernest les lundis matins.

Madame Gilbert.—Moi qui croyais que tu ferais de si belles économies en prenant la tempérance !

Gilbert.—Au contraire, c'est ce qui m'enfoncé. Autrefois, je payais un verre de bière 5 centins. Maintenant un verre de *ginger ale* me coûte 15 centins.

MÉMOIRE INGRATE



Un ami.—Ciel ! D'où viens-tu, Smith ? Tu es tout fripé !

Smith.—J'suis moulu (hic)... le porter m'a chassé d'hôtel (hic)... dit qu'j'étais soul.

L'ami.—Je poursuivrais le propriétaire en dommages.

Smith.—Moi... si (hic)... mais j'sais pas quel hôtel.

LE COQ DU CLOCHER

LÉGENDE ESPAGNOLE

Il y avait une fois une belle poule qui vivait très-honorablement dans une basse-cour. Elle avait beaucoup d'enfants, parmi lesquels on en remarquait un difforme et un estropié.

Or, c'était justement celui-ci que sa mère préférait : toutes les mères sont ainsi faites.

Cet avorton était sorti d'un mauvais petit œuf tout ridé. Ce n'était qu'une moitié de poulet. A le voir, on eût dit que l'épée de Salomon avait exécuté sur son entier la fameuse sentence qu'en certaine occasion prononça ce si sage roi. Il n'avait qu'un œil, une aile et une patte ; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'être encore plus orgueilleux que son père, le coq le plus vigoureux, le plus brave et le plus galant qu'il y eût dans aucune basse-cour à plus de vingt lieues à la ronde. Ce mauvais poulet s'imaginait être le phénix de sa race. Si les coqs de son âge le tournaient en ridicule, ce n'était que par envie ; si les poules le raillaient, c'était par pur dépit de voir le peu de cas qu'il faisait d'elles.

Un jour, il dit à sa mère :

—Écoutez, mère, je m'ennuie ; la campagne me fatigue, et je me propose d'aller à la cour visiter le roi et la reine.

La pauvre mère fut prise d'un frisson en entendant ces paroles.

—Mon fils, s'écria-t-elle, qui t'a mis en tête pareille folie ? Ton père, qui cependant fait l'honneur de sa race, n'est jamais sorti d'ici. Où trouveras-tu une basse-cour comparable à la nôtre, un tas de fumier aussi gros, une nourriture plus saine et plus abondante, un poulailleur plus sûr, une famille plus aimante ? Pendant qu'il en est temps encore, fais tes réflexions et renonce à ce projet.

—Négo, répondit en latin Moitié-de-Poulet qui voulait faire parade de sa science ; mes frères et mes cousines ne sont que des ignorants, et des butors avec lesquels il m'est impossible de vivre plus longtemps.

—Mon enfant, continua la mère consternée, ne t'es-tu jamais regardé au miroir ? N'as-tu pas vu qu'il te manque un œil, une aile et une patte ?

—C'est bien à vous de me reprocher cette petite imperfection, s'écria Moitié-de-Poulet ; à vous qui devriez mourir de honte en me voyant en cet état, car la faute en est à vous. De quel œuf suis-je sorti, s'il vous plaît ? serait-ce de celui d'un vieux coq ?

—Non, mon fils, dit la poule, de pareils œufs,

il ne naît que des basilics : tu es sorti d'un œuf que j'avais pondu ; mais c'était le dernier de la saison. Voilà pourquoi tu es né faible et imparfait. Il n'y a certes pas de ma faute.

—Il peut se faire, repartit Moitié-de-Poulet, dont la crête devint rouge écarlate, que je rencontre un chirurgien assez habile pour me remettre les membres qui me manquent. Ainsi donc, treuve aux remontrances. Je pars.

Quand la pauvre mère vit qu'il n'y avait pas moyen de le dissuader de son projet, elle lui dit :

—Mon fils, écoute du moins les plus prudents conseils de ta mère. Ne passe jamais devant les églises où il y a une statue de saint Pierre : ce saint aime peu les coqs, et encore moins leur chant. Évite aussi certains hommes que tu rencontreras dans le monde ; on les appelle cuisiniers, ce sont nos ennemis mortels. Et maintenant, mon fils, que Dieu te guide et que saint Raphaël, le patron des voyageurs, te conduise. Va, et demande à ton père sa bénédiction.

Moitié-de-Poulet s'approcha du respectable auteur de ses jours, courba la tête pour lui baiser la patte et lui demanda sa bénédiction. Le vénérable père la lui donna avec plus d'emphasis que de tendresse ; car il l'aimait peu à cause de son mauvais caractère. La mère se détourna pour cacher son émotion et essuyer ses larmes avec une feuille sèche.

Moitié-de-Poulet battit de l'aile, chanta trois fois et se mit en route.

Bientôt il arriva à la source d'un ruisseau que l'été avait à peu près desséché. *Quelques petites branches arrêtaient le mince filet d'eau.* Le pauvre ruisseau s'adressa au voyageur dès qu'il aperçut :

—Ami, tu vois combien je suis faible ; et je ne puis, dans l'état où je suis, ni écarter ces petites branches qui obstruent mon lit, ni même faire un détour pour les éviter. Tu peux bien facilement me tirer de ce souci en écartant ce menu bois du bout de ton bec. Pour prix de ce service, tu apaiseras ta soif dans mon courant, sans compter que je n'oublierai pas ton assistance et saurai la reconnaître lorsque les eaux du ciel m'auront rendu toute ma force.

—Certainement, je puis faire ce que tu me demandes ; mais je ne le veux pas, répondit Moitié-de-Poulet. Est-ce que j'aurais la tournure d'un domestique de ruisseau sale et misérable ?

—Tu te souviendras de moi quelque jour murmura le ruisseau exténué.

—Bravo ! s'écria Moitié-de-Poulet en se moquant, tu as donc pris un terme à la loterie, ou tu comptes sur un nouveau déluge ?

Un peu plus loin, il rencontra le vent étendu par terre et presque mourant.

—Cher Moitié-de-Poulet, lui dit le pauvre malade, dans ce monde nous avons tous besoin les uns des autres. Approche-moi ; vois en quel état m'a mis la chaleur de l'été : moi si fort, si puissant, moi qui soulève les vagues ravage les champs, brise tout ce qui résiste, un seul jour de canicule m'a tué. J'ai voulu jouer avec les fleurs, elles m'ont enivré de leurs parfums, et me voici tout languissant. *Si tu voulais me soulager à deux doigts de terre* et m'éventer avec ton aile, je pourrais prendre mon vol et regagner la caverne au fond de laquelle ma mère et mes sœurs les tempêtes travaillent à recoudre les nuages que j'ai déchirés ; elles me rendraient le souffle et je recouvrerais ma puissance.

Seigneur cavalier, répondit le mauvais cœur, Votre Grâce s'est souvent amusée à me surprendre par derrière et m'étaler la queue en éventail, de manière à faire rire toutes les poules. A chacun son saint : implorez le vôtre, je vous conseille. Au revoir, seigneur l'essoufflé !

Il dit, chanta trois fois, en faisant la roue, et poursuivit son chemin.

Au milieu d'un champs couvert de chaume, auquel les moissonneurs avaient mis le feu, s'élevait une petite colonne de fumée. Moitié-de-Poulet s'en approcha et vit une étincelle à moitié couverte de cendres.

—Mon bien-aimé, s'écria-t-elle, sauve-moi la vie, je me meurs faute d'aliments. Je ne sais ce qu'est devenu mon cousin le vent, mon soutien ordinaire dans mes moments de défaillance, donne-moi quelques pailles pour me ranimer.

—Qu'ai-je de commun avec toi ? riposta aigrement le voyageur : évente-toi, si cela te fait plaisir ; je n'aide qu'à ceux qui peuvent m'être utiles.

—Qui sait si tu n'auras pas besoin de moi quelque jour, répondit-elle ; personne n'a le droit de dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

—Ah ! c'est comme cela que tu le prends s'écria le perfide ; eh bien ! voici pour toi.

Aussitôt il la couvrit de cendres sur lesquelles il se mit à trépigner en chantant comme s'il eût fait une vaillante action.

En arrivant à la capitale, Moitié-de-Poulet passa devant une église.

—A qui est dédiée cette église ? demanda-t-il.

—A saint Pierre, lui répondit-on.

—Oh ! oh ! c'est ici que demeure saint Pierre ! voilà qui va bien. Et se plantant au milieu de la grande porte, il s'enroua à chanter pour désobéir à sa mère et à faire enrager le saint.

Comme il se préparait à entrer ensuite au palais pour voir le roi et la reine, les sentinelles lui crièrent :

—On ne passe pas.

Il fit un détour, et, par un passage dérobé, arriva à une très grande pièce où il vit beaucoup de monde s'agiter.

—Quelles sont ces personnes ? demanda le voyageur.

—Ce sont les cuisiniers de Sa Majesté.

Au lieu de fuir, ainsi que sa mère le lui avait recommandé, l'imprudent entra tête et queue en l'air.

A peine avait-il fait trois pas qu'un marmiton l'empoigna et lui tordit le cou en un clin d'œil.

—Passez-moi de l'eau pour ébouillanter ce pélerin, cria l'aide de cuisine.

—Dona Cristalline, ma belle amie, dit le poulet, fais-moi la grâce de ne pas m'échauder ; aie pitié de moi.

—As-tu eu pitié de moi, mauvais drôle, répondit l'eau bouillonnant de colère, et elle l'arrosa de la tête au pied pendant que le marmiton lui arrachait jusqu'à sa dernière plume.

Le cuisinier en chef prit alors l'échaudé et le mit dans la casserole.

—Feu brillant, cria le malheureux, toi qui es si puissant et si resplendissant, compatis à ma malheureuse position ; arrête ton ardeur, apaise tes flammes, ne me brûle pas.

—Brigand ! répondit le feu, oses-tu bien m'implorer, après avoir essayé de m'étouffer quand tu croyais n'avoir pas besoin de moi ? attends, tu vas voir.

Et, en effet, le feu s'alluma tellement qu'au lieu de le dorer comme il l'eût fait pour un autre il le réduisit en charbon.

Lorsque le cuisinier le vit dans un pareil état il le prit par la patte et le jeta par la fenêtre ; le vent qui l'attendait près de là, le prit, et se saisit de l'infortuné.

Vent, cria Moitié-de-Poulet, mon chéri, mon respectable, mon redouté seigneur ; toi qui régnes sur tout le monde et t'obéis à personne, toi qui es puissant entre les puissants, prends pitié de moi et porte-moi sur ce fumier.

—Moi te laisser, rugit le vent, jamais, jamais, jamais !

Et le faisant tourbillonner dans l'air, il finit par le lancer sur le toit de l'église.

Saint Pierre alors étendit la main, empoigna le railleur insolent, et d'un coup le cloua sur la pointe du clocher.

Depuis lors Moitié-de-Poulet y est resté embroché.

On peut l'y voir, noir, sec, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent qui le fait tourner en lui soufflant toujours sur la queue.

On ne l'appelle plus Moitié-de-Poulet, mais girotonne.

Or, sachez tous qu'il n'est là que pour expier ses péchés, sa dureté, son orgueil et sa désobéissance.

A la pension :

Une dame (au perroquet).—Polly veut un biscuit ?

Polly.—Tonnerre, pas un biscuit de la maison toujours !

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite)

Leur style est clair, mâle et doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne sait parmi eux ce que c'est de multiplier les mots inutiles, et de varier les expressions. Je parcourus plusieurs de leurs livres, surtout ceux qui concernent l'histoire et la morale ; entre autres je lus avec plaisir un vieux petit traité qui était dans la chambre de *Glumdalclitch*. Ce livre était intitulé : *Traité de la faiblesse du genre humain*, et n'était estimé que des femmes et du petit peuple. Cependant je fus curieux de voir ce qu'un auteur de ce pays pouvait dire sur un pareil sujet. Cet écrivain faisait voir très au long combien l'homme est peu en état de se mettre à couvert des injures de l'air ou de la fureur des bêtes sauvages ; combien il était surpassé par d'autres animaux, soit dans la force, soit dans la vitesse, soit dans la prévoyance, soit dans l'industrie, montrait que la nature avait dégénéré dans ces derniers siècles, et qu'elle était sur son déclin.

Il enseignait que les lois mêmes de la nature exigeaient absolument que nous eussions été au commencement d'une taille plus grande et d'une complexion plus vigoureuse, pour n'être point sujets à une soudaine destruction par l'accident d'une tuile tombant de dessus une maison, ou d'une pierre jetée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruisseau. De ces raisonnements l'auteur tirait plusieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvais m'empêcher de faire des réflexions morales sur cette morale même, et sur le penchant universel qu'ont tous les hommes à se plaindre de la nature et à exagérer ses défauts. Ces géants se trouvaient petits et faibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens ! Le même auteur disait que l'homme n'était qu'un ver de terre et qu'un atome, et que sa petitesse devait sans cesse l'humilier. Hélas ! que suis-je, me disais-je, moi qui suis au-dessus du rien en comparaison de ces hommes qu'on dit être si petits et si peu de chose ?

Dans ce même livre, on faisait voir la vanité du titre d'altesse et de grandeur, et combien il était ridicule qu'un homme qui avait au plus cent cinquante pieds de hauteur osât se dire haut et grand. Que donneraient les princes et les grands seigneurs d'Europe, disais-je alors, s'ils lisaient ce livre, «ux qui, avec cinq pieds et quelques pouces, prétendent sans façon qu'on leur donne de l'altesse et de la grandeur ? Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de *grosseur*, de *largeur*, de *épaisseur* ? Au moins auraient-ils pu inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimensions, et sa faire appeler *votre étendue*. On me répondra peut-être que ces mots *altesse* et *grandeur* se rapportent à l'âme et non au corps ; mais si cela est, pourquoi ne pas prendre des titres plus marqués et plus déterminés à un sens spirituel ? pourquoi ne pas se faire appeler *votre sagesse*, *votre pénétration*, *votre prévoyance*, *votre libéralité*, *votre bonté*, *votre bon sens*, *votre bel esprit* ? Il faut avouer que, comme ces titres auraient été très beaux et très honorables, ils auraient aussi semé beaucoup d'aménité dans les compliments des inférieurs, rien n'étant plus divertissant qu'un discours plein de contre-vérités.

La médecine, la chirurgie, la pharmacie, sont très cultivées en ce pays-là. J'entrai un jour dans un vaste édifice, que je pensai prendre pour un arsenal plein de boulets et de canons : c'était la boutique d'un apothicaire ; ces boulets étaient des pilules, et ces canons des seringues. En comparaison, nos plus gros canons sont en vérité de petites coulevrines.

À l'égard de leur milice, on dit que l'armée du roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied et de trente-deux mille de cavalerie, si néanmoins on peut donner ce nom à une armée qui n'est composée que de marchands et de laboureurs, dont les commandants ne sont que les pairs et la noblesse sans aucune paye ou récompense. Ils sont à la vérité assez parfaits dans leurs exercices et ont discipline très bonne, ce qui n'est pas étonnant, puisque chaque laboureur est commandé par son propre seigneur, et chaque bourgeois par les principaux de sa propre ville, élus à la façon de Venise.

Je fus curieux de savoir pourquoi ce prince, dont les États sont inaccessibles, s'avisait de faire apprendre à son peuple la pratique de la discipline militaire ; mais j'en fus bientôt instruit, soit par les entretiens que j'eus sur ce sujet, soit par la lecture de leurs histoires ; car pendant plusieurs siècles, ils ont été affligés de la maladie à laquelle tant d'autres gouvernements sont sujets, la pairie et noblesse se disputant souvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, et le roi pour la domination arbitraire. Ces choses, quoique sagement tempérées par les lois du royaume, ont quelquefois allumé des passions et causé des guerres civiles, dont la dernière fut heureusement terminée par l'aïeul du prince régnant, et la milice, alors établie dans le royaume, a toujours subsisté depuis pour prévenir de nouveaux désordres.

VI. — *Le roi et la reine font un voyage vers la frontière, où l'auteur les suit. Détail de la manière dont il sort de ce pays pour retourner en Angleterre.*

J'avais toujours dans l'esprit que je recouvrerais un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avait porté, et qui avait échoué sur ces côtes, était le premier vaisseau européen qu'on eût su en avoir approché, et le roi avait donné des ordres très précis pour que, si jamais il arrivait qu'un autre parut, il fût tiré à terre avec tout l'équipage et les passagers sur un tombereau, et apporté à Lorbrulgrad.

Il était fort porté à me trouver une femme de ma taille afin de pouvoir multiplier mon espèce ; mais je crois que j'aurais mieux aimé mourir que d'être le père de malheureux enfants destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de Canarie, et à être ensuite vendus par tout le royaume aux gens de qualité comme de petits animaux curieux. J'étais à la vérité traité avec beaucoup de bonté ; j'étais le favori du roi et de la reine et les délices de toute la cour ; mais c'était un état qui ne convenait pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvais d'abord oublier ces précieux gages que j'avais laissés chez moi. Je souhaitais fort de me retrouver parmi des peuples avec lesquels je me pusse entretenir d'égal à égal, et d'avoir la liberté de me promener par les rues et par les champs sans crainte d'être foulé aux pieds, d'être écrasé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien : mais ma délivrance arriva plus tôt que je m'y attendais, et d'une manière très extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidèlement, avec toutes les circonstances de cet admirable événement.

Il y avait deux ans que j'étais dans ce pays. Au commencement de la troisième année, *Glumdalclitch* et moi étions à la suite du roi et de la reine, dans un voyage qu'ils faisaient vers la côte méridionale du royaume. J'étais porté, à mon ordinaire, dans un boîtier de voyage, qui était un cabinet très commode, large de douze pieds. On avait par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval, sur lequel un domestique me portait devant lui. J'avais ordonné au menuisier de faire au toit de ma boîte une ouverture d'un pied en carré pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrais on pût l'ouvrir et la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avait proche de Flanflasnie, ville située à dix-huit milles anglais au bord de la mer. *Glumdalclitch* et moi étions bien fatigués ; j'étais, moi, un peu enrhumé ; mais la pauvre fille se portait si mal, qu'elle était obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'Océan. Je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étais, et je demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisait beaucoup, et à qui j'avais été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance *Glumdalclitch* y consentit, ni l'ordre sévère qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eu quelques présages de ce qui me devait arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, et me me-

na environ à une demi-lieue du palais, vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, et, levant le châssis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un oeil triste. Je dis ensuite au page que j'avais envie de dormir un peu dans mon brancard, et que cela me soulagerait. Le page ferma bien la fenêtre de peur que je n'eusse froid ; je m'endormis bientôt. Tout ce que je puis conjurer est que, pendant que je dormais, ce page, croyant qu'il n'y avait rien à appréhender, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux, l'ayant vu auparavant de ma fenêtre en chercher et en ramasser. Quoi qu'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boîte, que je sentis tirée en haut, et ensuite portée en avant avec une vitesse prodigieuse. La première secousse m'avait presque jeté hors de mon brancard, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criais de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers une fenêtre, et je ne vis que des nuages. J'entendais un bruit horrible au-dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connaître le dangereux état où je me trouvais, et à soupçonner qu'un aigle avait pris le cordon de ma boîte dans son bec dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, et puis d'en tirer mon corps pour le dévorer ; car la sagacité et l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique caché encore mieux que je ne pouvais être sous des enclaves qui n'étaient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque temps, je remarquai que le bruit et le battement d'ailes s'augmentaient beaucoup, et que ma boîte était agitée çà et là comme une enseigne de boutique par un grand vent ; j'entendis plusieurs coups violents qu'on donnait à l'aigle, et puis, tout à coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vitesse incroyable. Ma chute fut terminée par une secousse terrible, qui retentit plus haut à mes oreilles que notre cataracte *Niagara*, après quoi je fus dans les ténèbres pendant une autre minute, et alors ma boîte commença à s'élever de manière que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étais tombé dans la mer et que ma boîte flottait. Je crus, et je le crois encore, que l'aigle qui emportait ma boîte avait été poursuivi par deux ou trois autres aigles et contraint de me laisser tomber pendant qu'il se défendait contre les autres qui lui disputaient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte conservèrent l'équilibre, et l'empêchèrent d'être brisée et fracassée en tombant.

Oh ! que je souhaitai alors d'être secouru par ma chère *Glumdalclitch*, dont cet accident subit m'avait tant éloigné ! Je puis dire en vérité qu'au milieu de mes malheurs, je plaignais et regrettais ma chère petite maîtresse ; que je pensais au chagrin qu'elle aurait de ma perte et au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très peu de voyageurs qui soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment voir ma boîte brisée, ou au moins renversée par le premier coup de vent, et submergée par les vagues ; un carreau de vitre cassé, c'en était fait de moi. Il n'y avait rien qui eût pu jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des fils assez forts dont elle était unie par dehors contre les accidents qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans ma boîte par quelques petites fentes que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas ! je n'avais pas la force de lever le toit de ma boîte, ce que j'aurais fait si j'avais pu, et me serais tenu assis dessus, plutôt que de rester enfoncé dans une espèce de fond de calé.

(A suivre.)

EXCÈS DE RECOMMANDATIONS

La maîtresse (de maison engageant une servante).—Pouvez-vous me donner des certificats des dames où vous avez servi ?

La servante.—Ah ! madame ! Je puis vous en fournir cent quarante cinq.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

BRIOCHE

Ce mot s'emploie, dans le langage familier, pour signifier *maladresse, gaucherie*.

C'est à l'orchestre de l'Opéra que nous devons cette singulière acception du mot *brioche*. Voici, en effet, ce qu'on lit dans Castil-Blaze (*Académie impériale de musique*, t. Ier, p. 68) :

« Les symphonistes, que le parterre apostrophait chaque fois hautement, résolurent d'être plus attentifs et taxèrent à six sous chacune les fautes faites devant le public. Avec le total de ces amendes, on achetait une immense brioche pour le croquer à la fin du mois en l'arrosant convenablement. Les amendés figuraient à la séance avec une petite brioche en carton pendue à la boutonnière.

Les régals de ce genre devinrent si fréquents, les symphonistes s'assemblaient si souvent autour de la brioche, que le public en fut instruit. Il les appela *croque-brioche*s, faiseurs de brioches, et le mot *brioche* fut bientôt considéré comme le synonyme de faute, bévue.

BATTRE AUX CHAMPS

Lorsque la batterie *aux champs* est exécutée sur le parapet des places de guerre, à la tombée de la nuit, elle annonce la fermeture des portes ; à l'aube du jour, elle en annonce l'ouverture. On en fait usage dans la place d'armes lors de l'arrivée des corps à leur garnison, et pendant longtemps l'usage a été de ne defiler à la parade et aux revues qu'à la batterie *aux champs*. Elle sert d'ouverture aux aubades des jours de fête. En tout temps on l'emploie comme batterie d'honneur et comme une manière de salut.

Dans aucune de ces circonstances, il est vrai, on ne découvre ni l'explication de *battre aux champs* ni la qualification de son orthographe ; mais il en est autrement si l'on tourne les regards vers le passé.

En effet, l'ordonnance du 1er janvier 1766 employait les mots *aux champs* comme synonyme de batterie *d'évolutions* et de batterie *de commandement d'avertissement* ; c'était une batterie de camps qui équivalait à un ordre donné aux troupes de se porter en avant, de sortir du camp ; de là vin son nom *aux champs*, car elle signifiait pour ainsi dire : Entrez en campagne, sortez dans la campagne, allez aux champs.

C'est du moins de cette façon que le général Bardin, dans son *Dictionnaire* (art *aux champs*), explique l'expression dont il s'agit.

LE JEU NE VAUT PAS LA CHANDELLE

Il est dans les vieilles habitudes de la France, surtout en province, que les joueurs, en dehors des établissements publics, ne payent pas plus de redevance au maître de la maison qu'ils ne se cotisent entre eux pour pourvoir aux frais. L'une et l'autre manière de faire n'étant pas considérées comme convenables, on a recours à un moyen détourné qui consiste, pour chacun des gagnants, à déposer sous le chandelier une certaine partie de son gain. Ce dépôt appartient à celui qui donne à jouer, et cela se pratiquait, il n'y a pas un grand nombre d'années, dans de bonnes maisons bourgeoises, où l'on n'était pas essez riche pour supporter la dépense du luminaire et des autres accessoires qu'entraînent de fréquentes réceptions.

Or, lorsque ce qui se trouvait sous le chandelier était inférieur aux avances, on pouvait dire, à une époque où l'on ne connaissait pas encore la bougie, que *le jeu ne valait pas la chandelle* ; et cette phrase, prise au figuré, a été employée comme elle l'est encore pour signifier que la chose dont on parle ne mérite pas les soins qu'on prend, la peine qu'on se donne, la dépense à laquelle on se livre.

Il y a des personnes qui introduisent le pronom *en* dans cette phrase proverbiale, et qui disent : *Le jeu n'en vaut pas la chandelle*. Je crois que c'est une faute ; parce qu'au propre le mot *jeu* n'y pouvant recevoir, en aucun cas, un régime précédé de la préposition *de*, il n'y a jamais lieu de faire entrer, par suite d'une ellipse du substantif régime, le pronom *en* dans ladite phrase.

PETIT BONHOMME VIT ENCORE

On se sert de cette expression pour dire familièrement qu'on a échappé à la mort ; que malgré l'âge, la passion, le talent ou le goût n'est pas encore éteint :

C'en est fait ! Je quitte la chambre.

Cessez de retenir mes pas,
Ministres du dieu d'Epidaure ;

Le jeûne a pour moi peu d'appas :

Petit bonhomme vit encore.

(CHATELAIN, *Carreau* de 1837.)

Quant à son origine, il n'est pas nécessaire de faire de longues recherches pour la trouver ; c'est une allusion à un jeu de société bien connu, que Quidard croit dérivé d'un usage observé à la fête des lampadromies par les jeunes Athéniens, et qui consiste en ceci :

En prononçant les mots *Petit bonhomme vit encore* ! on se passe soit une allumette soit un petit morceau de papier enflammé, et celui ou celle dans la main de qui le feu s'éteint doit donner un gage.

Le jeu en question a commencé par s'appeler *souffler le charbon*, ce que prouve la citation suivante empruntée à la page 20 *l'Histoire de Jean d'Avesne*, par M. Chabaille :

« Et qui moult me plaist, on y fait beaucoup d'autres choses, comme de dire des fables, de jouer à *souffler le charbon*. »

Il s'appelait encore ainsi au temps de Rabelais, car il figure sous ce nom parmi les jeux de Gargantua. Par conséquent, *Petit bonhomme vit encore* ne doit pas remonter au delà de la seconde moitié du seizième siècle.

COUPER DANS LE PONT

Je suppose que A et B jouent une partie de cartes ensemble ; c'est A qui fait, et B qui coupe.

Comme A peut avoir avantage à ce que B coupe à tel endroit du jeu plutôt qu'à tout autre, il courbe adroitement quelques-unes des cartes, et arrange le tout de manière que B, qui ne se doute de rien, coupe juste à l'endroit voulu par le tricheur.

Or, en terme de jeu, cette courbure faite avec intention s'appelle *pont*, et l'on dit du joueur dupé qui coupe ainsi dans l'entre-bâillure produite qu'il *coupe dans le pont*.

D'où l'emploi de cette expression, au figuré, pour signifier se laisser prendre au piège, donner le panneau, croire à une bourde.

CONNAITRE LE TOUR DU BATON

Cette expression a reçu trois explications :

1o Selon M. Littré, elle vient d'une escrime au bâton.

« 1. On lit dans l'une des pièces de Labiche : « Si elle croit que je vais couper dedans... ! » Il y a deux ellipses dans cette phrase : l'une, de la proposition principale, qui est : *elle se trompe* ; l'autre, du substantif venant après *dedans*, qui est le *pont*. A la prendre tout entière cette phrase qui, selon l'intention de l'auteur comique est des plus triviales, devient : « Si elle croit que je coupe dans (le pont, elle se trompe), signalée en ces termes à l'historique de *Bâton* dans son grand Dictionnaire :

« Un jeu que l'on nomme jeu de baston, c'est assavoir l'un à taper ou frapper et rompre le baston de son compaignon.

(DU CANGE, *Baston*.)

2o Suivant Borel, on l'a formée des mots *bas* et *ton*, parce que lorsqu'on veut faire un gain injuste on ne le dit qu'à voix basse (d'un *bas ton*) à l'oreille des personnes qu'on met dans ses intérêts.

3o Enfin, d'après Moisant de Brioux, fondateur de l'Académie de Caen, et aussi, je crois, d'après La Monnoye, ladite expression est une allusion aux joueurs de passe-passe et de gobelets, qui ont d'ordinaire en main un petit bâton.

Voyons maintenant laquelle résiste le mieux aux objections qui peuvent lui être faites.

La 1re.—Je ne vois pas du tout comment le jeu de bâton décrit dans la citation de M. Littré aurait pu donner naissance à une expression signifiant un moyen de faire subtilement dispa-

raître quelque chose dans l'intention de se l'approprier.

La 2e.—En général, ce qu'on appelle *tour* se fait au moyen d'un objet matériel, et il n'y a jamais eu de tours, à ma connaissance, qui aient été dénommés d'après les intonations de la voix de celui qui les exécute.

La 3e.—Voilà celle que je crois la vraie. En effet, on dit *connaître le tour du bâton* pour signifier savoir subtiliser quelque chose. Or, n'est-ce pas une allusion parfaite à ce que fait le joueur de passe-passe lorsque, grâce à son petit bâton (qui lui permet de dissimuler une muscade dans sa main), il la fait passer, à son dire, d'un gobelet dans un autre, sous les yeux étonnés du public ?

Du reste, comme dans ses *Curiositez Françaises* Antoine Oudin dit que *jouer des gobelets* signifie « dérober, prendre subtilement », il résulte de ce fait une équivalence de sens entre *joueurs des gobelets* et *connaître le tour du bâton* qui me semble toute favorable à l'origine vers laquelle je penche.

FAIRE CHOU BLANC

D'après Alfred Delvau, *faire chou blanc* signifie ne pas avoir de succès dans une entreprise, parce que le *chou blanc* est dans la classe des brassicées ce que la rose noire est dans la famille des rosacées, c'est-à-dire le désespoir des chercheurs.

Mais je ne puis partager cet avis, attendu qu'il me semble que si le *chou blanc* de l'expression était le même que celui auquel fait allusion l'auteur du *Dictionnaire de la langue verte*, la phrase *faire chou blanc*, loin de vouloir dire rencontrer un insuccès, signifierait au contraire faire une découverte jugée jusqu'alors impossible.

L'expression *faire chou blanc* s'emploie au jeu de quilles pour signifier lancer la boule sans rien abattre, et le *Glossaire* du comte Jaubert nous apprend que *chou* se dit pour *coup* dans le patois du centre de la France, en vertu de la prédominance du *ch* sur le *c*. Or, cela connu, je suis autorisé à croire que la prononciation *chou pour coup* ayant parfaitement pu s'introduire en français comme terme du même jeu, *faire chou blanc* n'est autre chose que faire coup blanc, un coup qui ne produit aucun résultat pour le joueur.

Si cette explication n'est pas la bonne, elle vaut au moins celle qui repose sur le *chou* pour suivi par les chercheurs de l'horticulture.

MAZAGRAN

Nous devons cette appellation à un des épisodes de la guerre d'Afrique, celui de l'héroïque défense de Mazagran, qui eut lieu en février 1840.

Cet événement, qui mit un terme à l'agression des Arabes en brisant leur esprit de résistance, fut salué avec acclamation par l'Algérie et par la France entière, dit le capitaine du génie Abinal ; il excita la verve de nos poètes, le patriotisme de nos théâtres et les applaudissements de nos députés ; l'enthousiasme public l'exalta jusqu'à des proportions fabuleuses... Paris, comme toujours, baptisa une de ses rues de ce nouveau nom de victoire, et le peuple français le donna à un breuvage fait de café, d'eau et de sucre.

Mais pourquoi un breuvage ainsi composé fut-il appelé *mazagran* ?

Comme l'expression *couleur isabelle*, cela se rapporte peut-être à une conjoncture quelconque du siège. Je me figure que c'est quelque circonstance comme celle-ci, sans toutefois en avoir la certitude, ne pouvant appuyer mon dire d'aucun témoignage ni oral ni écrit :

Les cent vingt-trois Français qui, sous le commandement du capitaine Lelièvre, défendirent Mazagran contre douze mille Arabes, étaient très abondamment pourvus d'eau par un excellent puits qui se trouvait dans le retrait du fort ; mais les provisions de café et de sucre auraient été à peine suffisantes et l'eau-de-vie aurait manqué complètement ; d'où un café noir peu sucré et fortement étendu d'eau pour la boisson de nos braves.

Or, une fois délivrés, nos soldats avaient repris du café *comme à Mazagran*, et cette expression, bientôt réduite à *mazagran* tout court, se serait répandue d'abord parmi les militaires et ensuite parmi les civils.

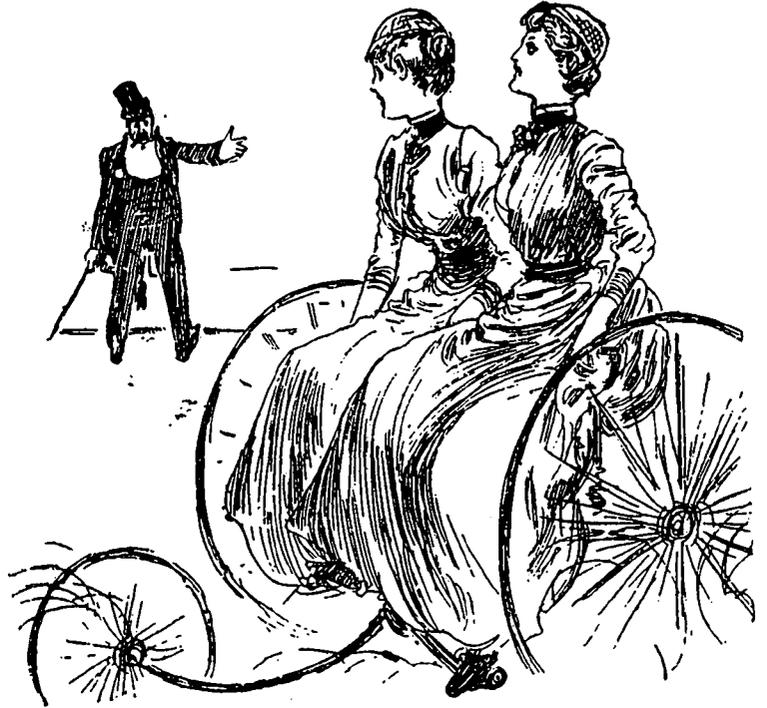
PROBABLEMENT

QUITTE OU DOUBLE



Avocat, (au témoin).—Jurez-vous positivement que vous en savez plus long que la moitié de ce jury.

Le témoin.—Oui, monsieur ; et maintenant que je l'ai bien examiné, je jure que j'en sais plus long que tous ces jurés-là mis bout à bout.



Homme ivre.—Dites-moi, mesdames ; êtes-vous deux ou rien qu'une ? Si vous êtes deux, je ne suis pas soulé ; mais si vous n'êtes qu'une, mon biscuit est fait.

LA BONNE COQUETTERIE

Voilà un mot dont on a absolument dénaturé le sens et que tous les jours on applique et on emploie à faux.

En général, le mot coquetterie entraîne avec lui l'idée d'un défaut, d'un vice même.

Une femme coquette est une femme dangereuse que les hommes doivent fuir, et qui, pour de futiles succès de salon, pour de stériles satisfactions d'amour-propre, jettera la désolation dans des familles et dans les ménages.

Voilà ce que presque tout le monde entend par la coquetterie.

Eh bien, on se trompe.

Ces femmes-là existent, malheureusement, mais ce ne sont point ce que j'appellerai la femme coquette. Donnez-leur tout autre nom que vous voudrez, mais pas celui-là.

Loin d'être un défaut, la coquetterie sans excès, au contraire, est—pour une femme—une qualité nécessaire, indispensable.

Il arrive presque toujours qu'une femme qui n'est pas coquette est négligente, peu soignée dans sa toilette, insouciante, apathique et indifférente.

La coquetterie, c'est le désir de plaire, désir inné chez les femmes.

La coquetterie, c'est le respect de soi-même et des autres.

C'est grâce à la coquetterie que bien des ménages sont heureux : croyez-vous qu'un mari n'éprouve pas, à voir sa femme toujours mise avec soin, mais sans recherche, plus de plaisir que si sa compagne s'abandonnait à un triste laisser-aller et à une insouciance de soi-même, et au mépris de ces mille détails qui ont tant de prix aux yeux des hommes ?

Une femme peut et doit être coquette, non-seulement pour elle, mais pour ses enfants, pour sa maison, pour son intérieur, pour son mari.

Vous le voyez, envisagée ainsi, la coquetterie devient une véritable qualité, et cette qualité nulle n'a droit de la dédaigner ou d'oublier de la pratiquer ; elle n'exige ni la fortune, ni l'oisiveté.

On trouve toujours le temps de se laver les mains ; une femme doit toujours trouver le moyen d'être coquette.

Il faut peu de chose pour cela, et souvent le bonheur en dépend.

Le farceur mal appris à un campagnard.—Dis donc, mon ami, les oreilles t'agrandissent tous les jours.

Le campagnard.—Comptez-vous ? Hein ! Mes oreilles sur votre tête, ça ferait un bel âne !

L'avocat (à son client).—J'ai mon opinion de vous ; je sais à quoi m'en tenir.

Le client.—L'opinion que vous avez de moi ne vaut pas celle que j'ai de vous ; car celle-ci m'a coûté \$150.

—Comment ! Vous prétendez ne vivre que de végétaux et vous mangez des pommes !

—Oui ! Les pommes appartiennent au règne végétal !

—C'est vrai ; mais les vers qu'elles contiennent, c'est de la viande.

Cultivateur.—Le tonnerre est quelque chose de terrible.

L'agent de paratonnerres croyant avoir enjôlé son homme.—Vous le redoutez, n'est-ce pas ?

Le cultivateur.—Pas précisément lui ; mais c'est les placeurs de paratonnerre qui nous font la vie dure.

LA PHILOSOPHIE DU FOYER



I

Baptiste.—Ne t'en vas donc pas, Laurent ?

Laurent.—Quelle heure est-il ?

Baptiste.—Rien qu'une heure et dix.

Laurent, (réfléchissant).—Après tout, je suis aussi bien à rester. A l'heure qu'il est, la vieille est aussi allumée qu'elle peut l'être. Tant qu'à avoir ma chaude, elle ne sera pas pire à 3 heures.



II

A la maison : 3.45 a.m.
LA CHAUDA !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

XVIII

(Suite.)

A peine de Morvan achevait-il de prononcer ces mots, qu'un coup sec et assez semblable à celui que produit un bâton en frappant sur un vase creux et épais retentit : Laurent roula par terre.

— Ah ! tu te figurais que l'on pistolette ainsi le chevalier de Morvan lorsqu'il est accompagné de son serviteur, dit Alain appuyé sur son penbas et s'adressant au beau Laurent évanoui. Nenni, fils du diable ! attends un peu... je m'en vais à présent te travailler agréablement les côtes.

La chute de Laurent produisit sur les assistants un étonnement extraordinaire.

— Arrête, Alain ! s'écria de Morvan en saisissant le bras déjà levé de son serviteur, ne vois-tu pas que cet homme est hors d'état de se défendre ?

— Eh bien ! et vous donc, tout à l'heure, est-ce que vous auriez pu parer la balle de son pistolet avec votre épée ?... Ce mauvais gars-là est un gredin qui ne mérite pas de pitié, voyez-vous ! Laissez-moi le taper un peu... rien qu'un peu, lui appliquer une douzaine de coups de penbas sur les tempes...

— Est-ce parce que tu viens de me sauver la vie que tu refuses, Alain, de m'obéir, dit de Morvan d'un ton d'affectueux reproche et en prenant dans les siennes la main du Bas-Breton.

— Ah ! monsieur le chevalier, ne me parlez pas ainsi, vous me confusioonnez, répondit Alain en rougissant. Enfin, puisque c'est votre bon plaisir qu'on ne corrige pas ce gredin, on le laissera tranquille. Ça ne fait rien, c'est tout de même dommage de ne pas le meurtrir un peu.

Les témoins de cette scène, voyant Alain remettre son terrible bâton sous son bras, allaient porter secours à sa victime, lorsqu'une jeune femme, sortant de la maison à laquelle appartenait le balcon d'où était tombé un bouquet, s'élança vers le beau Laurent, et s'agenouillant près de lui, souleva sa tête entre ses bras et se mit à étancher avec son écharpe le sang qui coulait de sa blessure.

Cette jeune femme, d'une grande beauté et à peine âgée de seize ans, tout entière à son désespoir, ne se préoccupait en rien de la curiosité et des eluchotements de la foule ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Rassurez-vous, madame, lui dit de Morvan avec respect, cet évanouissement, suite inévitable d'une commotion violente, ne présente aucun danger. Tenez, voici M. Laurent qui ouvre les yeux... les couleurs de la vie reviennent sur son visage...

En effet, le blessé reprenait connaissance ; son premier regard fut pour ce gentilhomme breton.

— Monsieur, lui dit-il, faire assommer un homme comme un bœuf n'est pas lui répondre. J'espère que vous voudrez bien me rendre raison.

— Monsieur, lui répondit de Morvan, tirer à bout portant sur quelqu'un qui n'a pour toute arme qu'une épée, n'est pas une action fort loyale. Vous avez mérité plutôt deux fois qu'une les mots de lâche et assassin que je vous ai adressés.

— C'est vrai, reprit le beau Laurent : je

sortais d'un brillant déjeuner, et j'ai agi avec une vivacité peut-être condamnable... Consentez à me céder le haut pavé, et, prenant en considération mes torts je daignerai oublier mes griefs contre vous ; sinon, et si vous vous obstinez dans votre refus, il vous faudra, à toute force, vous battre.

— Cette perspective n'a rien de bien effrayant, répondit de Morvan ; loin de là, elle s'accorde, au contraire, tout à fait avec mon désir ! Seulement, comme je doute que vous soyez en état de tirer aujourd'hui l'épée sans trop de désavantage, nous remettrons notre rencontre à demain.

— Laurent, je vous en conjure, refusez, s'écria la jeune femme qui était venue au secours du blessé, et vous, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers de Morvan, comment osez-vous résister à la volonté de Laurent ! Les hommes ne doivent-ils pas s'incliner devant sa parole et se ranger quand il passe ?

— Silence, mademoiselle ! s'écria le beau Laurent avec dureté. Vous feriez mieux, au lieu de vous mêler de choses qui ne vous regardent pas, de rester dans la maison de votre père. Que diable ! une jeune fille qui se respecte ne se donne pas ainsi en spectacle au public ! Je ne suis ni votre frère, ni votre époux, ni votre amant !

— Oh ! c'est affreux, dit la pauvre jeune fille qui, se couvrant de ses mains son visage empourpré, s'éloigna confuse et écrasée sous le poids de la honte.

— Quant à vous, monsieur, continua Laurent en s'adressant à de Morvan, qui m'assure, si je vous laisse partir, que je vous retrouverai demain ?...

— Moi ! s'écria d'une voix vibrante et sonore Montbars, qui, appuyé contre la porte du *Gouvernement*, assistait depuis un moment, immobile et silencieux à cette scène.

L'intervention du célèbre boucanier fit tressaillir Laurent.

— Tu connais cet homme et tu réponds de lui ?

— Je connais cet homme comme fort capable de châtier ton insolence, et je réponds de lui comme de moi-même ! Tiens, Laurent, continua le boucanier après une légère pause, je donnerais dix ans de ma vie pour pouvoir prendre sa place et me mesurer avec toi.

— C'est possible, répondit froidement Laurent, mais notre association s'oppose malheureusement à ton désir. Après tout, peut-être viendra un moment...

— Assez ! tais-toi ! interrompit Montbars. Un seul mot pourtant encore : ton jour, ton heure et le lieu du rendez-vous ?

— Après-demain, six heures du matin, au pied du mont du Pithon, à l'entrée du Bois-Roger.

— C'est bien, nous y serons ; au revoir Laurent ! Plaise à Dieu, que tu as si souvent offensé, que tu reçoives enfin le châtement de tes impiétés sans nombre !

— Je sais, répondit Laurent en ricanant, que ma mort te plairait assez, mais j'ai bien peur pour toi que ton souhait charitable ne tarde encore longtemps à s'accomplir !... Je me suis déjà battu trente fois en duel, et trente fois j'ai laissé derrière moi un cadavre.

Laurent se disposait à s'éloigner, lorsque, se ravisant :

À propos, reprit-il, quel est donc celui qui m'a donné tout à l'heure un si furieux coup sur la tête !

— C'est moi ! dit modestement Alain. Dame ! que voulez-vous, j'ai frappé peut-être un dur, mais la faute en est à vous seul !... Il ne fallait pas tenter d'assassiner mon maître, monsieur le chevalier de Morvan !... Vous vous êtes conduit comme un païen, et en païen je vous ai traité !...

— Tu m'as empêché de commettre une vi-

laine action, je t'en remercie et voici ta récompense, répondit Laurent, qui jeta aux pieds du Bas-Breton cinq quadruples.

Alain se précipita sur les pièces d'or et les ramassa tout en murmurant :

— Il paraît en effet, que taper ferme, comme le disait dernièrement Montbars, rapporte gros dans ce drôle de pays. Il aurait pu me donner son or d'une façon plus gentille, ce Laurent ; mais ça ne fait rien ; de l'or, c'est toujours de l'or.

De Montbars prit son neveu par le bras et l'entraîna loin de la foule qui, impressionnée par cette scène rendue plus saisissante encore par la réputation des gens qui y figuraient, avaient gardé un anxieux silence.

— Mon brave Louis, dit le boucanier d'une voix affectueuse, presque émue, te voilà avec un bien triste affaire sur les bras... Je donnerais ma fortune entière pour que ta mauvaise étoile n'eût pas conduit ce Laurent sur ta route !

— Vous avez tort, Montbars, de vous préoccuper à un tel point de ce duel ! Sur ma parole de gentilhomme, je suis fermement convaincu que j'en sortirai victorieux. Mais quel est donc ce Laurent ?

— Le *beau Laurent*, comme on l'appelle, est l'homme qui jouit, après moi, de la réputation la plus haute et la mieux méritée dans la flibuste. Son audace, son coup d'œil, sa force, sont extraordinaires. La nature l'a doué des qualités les plus précieuses ; malheureusement un orgueil sans bornes, une cruauté implacable et une perversité inouïe en font un monstre : il ne croit à rien. Laurent, depuis longtemps, je le devine, convoite mon autorité souveraine et travaille en secret à saper ma puissance ! Qu'il prenne garde ! je veille ! Je ne dois pas toutefois me dissimuler qu'il possède une grande popularité ! Sa générosité et sa munificence sont sans limites ! sa bourse appartient à tous les malheureux !... Un singulier homme !... Par moment, je suis presque tenté de croire qu'il y a du bon en lui... Il faut qu'une immense douleur ait pesé sur son passé. Il traite les femmes avec un mépris souverain et elles raffolent de lui. La jeune fille que tu as vue tout à l'heure courir avec tant d'empressement à son secours et qu'il a si brutalement repoussée, appartient à l'une des plus riches et des plus nobles familles d'Europe établies à Léogane. Ce Laurent est un mystère même pour moi.

— En tout cas, dit de Morvan, son nom n'indique pas une bien illustre origine.

— Tu te trompes, mon cher Louis. Est-ce que je m'appelle Montbars, moi ? Dans l'île de Saint-Domingue, il n'y a pas un flibustier, si ce n'est de Franmont, qui porte son véritable nom. Il existe ici parmi les simples *engagés* des cadets qui appartiennent à la plus haute noblesse de France et d'Angleterre !

L'oncle et le neveu passèrent le reste de la journée ensemble.

Le lendemain ils se mirent en route dans la matinée pour le mont du Pithon, Montbars désirant étudier à l'avance le lieu où devait se passer le combat.

Alain profondément attristé et inquiet, suivait son maître la tête basse et l'air soucieux : avec les cinq quadruples qu'il tenait de l'originalité du beau Laurent, le Penmar-kais avait acheté un long fusil de boucanier, de la poudre et des balles.

XIX

Quoique Montbars et de Morvan fussent pourvus d'excellents chevaux, ils mirent près de trois heures à franchir la distance de deux lieux qui séparaient le mont du Pithon de la ville de Léogane ; car le jeune homme arrêta à chaque instant sa monture et restait en ex-

tase devant les beautés si nouvelles pour lui de la nature tropicale.

Les horizons sp'endides et accidentés que chaque détour de chemin présentait à ses yeux charmés, émerveillaient son imagination et attendrissaient son cœur. Il pensait au bonheur qu'il y aurait à vivre séparé du monde, dans ces sublimes solitudes, loin des tristes passions de l'humanité, seul à seul, avec une femme adorée ! Alors l'image de Nativa lui apparaissait, et il ne pouvait s'empêcher de soupirer.

— Mon cher Louis, dit Montbars qui se méprit sur la cause de cette tristesse, j'ai cru, connaissant ton courage, ne pas devoir te ménager et t'avouer combien est dangereux le beau Laurent ! Je crains à présent que mes confidences n'aient en un résultat tout différent de celui que j'en attendais et qu'au lieu d'enflammer ton ardeur, elles n'aient jeté dans ton esprit la perturbation et l'inquiétude. Oh ! il est inutile que tu te récries. . . Je sais parfaitement que le moment du combat venu, tu ne reculeras pas d'une ligne et soutiendras dignement l'honneur de ton nom. . . C'est beaucoup, certes, mais ce n'est pas encore assez. . . Ce que je veux, c'est qu'une fois en présence de Laurent, tu sentes la colère te monter au cœur, que tu sois implacable. Tu aimes toujours Nativa ? n'est-ce pas ? demanda le boucanier après un léger silence et en paraissant hésiter.

— Si je l'aime ! Plus que jamais !

— Alors, Louis, tu dois tuer Laurent, car il s'exprime sur le compte de la fille de Monterey avec un mépris souverain. Cent fois je l'ai vu déployer, en parlant d'elle, un cynisme et une hardiesie d'expressions qu'un homme bien élevé n'oserait se permettre à propos d'une courtisane ! J'aurais voulu, Louis, ne pas te faire cette confidence. Il me répugnait d'invoquer ton affection pour une femme appartenant à cette maudite race espagnole, que je hais de toute la force de mon âme ! Le salut de ta vie a fait taire mon orgueil. Que le souvenir de Nativa, en exaltant ton courage, te fasse triompher de Laurent, et je me sentirai presque capable de la bénir ; car, vois-tu, Louis, je t'aime comme si j'étais ton père !

De Morvan se sentit ému : toutefois, son attendrissement ne fut pas de longue durée ; l'aveu de Montbars avait soulevé tous les mauvais instincts du jeune homme !

— Ah ! Laurent ose insulter Nativa ! s'écria-t-il les yeux étincelants et la voix stridente. C'est bien, Montbars ! Dussé-je, en me jetant sur son fer, me tuer moi-même, Laurent mourra !

Dix minutes plus tard, les aventuriers atteignirent l'habitation du boucanier.

— Quel est donc le maître de cette habitation ? demanda le jeune homme à son oncle.

— Un singulier original, un de nos compatriotes, Barbe-Grise, — c'est le nom sous lequel il est connu, — est l'homme le plus logique et le meilleur qu'il soit possible d'imaginer. Depuis près de trente ans qu'il mène la vie solitaire des bois, il s'est tellement isolé des intérêts du monde et rapproché de la nature, qu'il voit les choses telles qu'elles sont et non telles que nous les montrent nos passions. A un travers d'esprit près, travers dont je veux te laisser la surprise, il est pour moi la sagesse en personne ; nous sommes de vieux amis.

Barbe-Grise passe, avec raison, pour l'un des meilleurs tireurs de la boucanerie ; il possède à fond la science de l'arme à feu, et nul plus que lui n'est à même de t'apprendre méthodiquement, en peu de mots, comment il faut procéder pour abattre à cent pas, à balle rase, un écureuil qui se joue à l'extrémité d'une branche. Son coup d'œil infailible éga-

le le mien. Nous passerons notre journée à te préparer au combat de demain.

— Comment cela, à me préparer au combat de demain ? répéta de Morvan ; n'est-ce donc pas l'épée à la main que je dois vider ma querelle ?

— Hélas ! mon cher enfant ; s'il ne s'agissait que d'un duel à l'épée, je ne serais pas aussi inquiet. Les rencontres, à Saint-Dominique, ont lieu tout à la fois à l'arme à feu et à l'arme blanche. . . Sais-tu te servir d'un mousquet ?

— J'étais le meilleur tireur de Penmark ; on parlait de mon adresse à dix lieues à la ronde.

Cette réponse causa un sensible plaisir à Montbars.

— Voici les serviteurs de Barbe-Grise qui viennent nous reconnaître, dit-il.

En effet, une dizaine de ces chiens énormes dont se servaient les boucaniers pour relancer et retenir les taureaux sauvages, se précipitaient en bondissant hors d'un chenil situé près de l'habitation.

— Holà ! tout doux ! cria de Montbars. Voici longtemps que nous ne nous sommes vus, mais je suis une de vos vieilles connaissances !

Les chiens, qui d'abord étaient furieux, se mirent alors, comme s'ils eussent compris ces paroles, à sauter après l'illustre chef de la flibuste et à l'accabler de caresses.

— Bonnes bêtes ! vois comme elles me reconnaissent, reprit Montbars en se retournant vers son neveu. Combien ai-je d'amis qui, après une absence aussi longue, me recevraient aussi bien ? . . . Ah ! voici Barbe-Grise !

Le boucanier Barbe-Grise pouvait avoir cinquante ans : petit et trapu de taille, il portait le costume habituel aux gens de sa profession : seulement on remarquait en lui une propreté inconnue à ses confrères.

— Ah ! c'est toi, Montbars ! dit-il sans empressement et avec un imperturbable sang-froid.

Les deux vieux amis échangèrent une poignée de main.

— As-tu pensé quelquefois à moi, Barbe-Grise ? lui demanda Montbars.

— Tous les jours. Je suis très-heureux de te savoir de retour ! répondit le boucanier avec le même flegme.

— Voici un jeune homme, reprit Montbars en désignant son neveu, qui a besoin de toi, Barbe-Grise. C'est le fils de mon frère, et je l'aime comme mon enfant. Il faut que tu m'aides à lui apprendre à se servir d'un mousquet de boucanier, il se bat demain avec Laurent.

— Alors il sera tué ! répondit tranquillement l'hôte de l'habitation du Bois-Roger ; n'importe, je n'en mets pas moins mon expérience à son service. Mais vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, entrez dans ma case, vous y trouverez quelques bouteilles de Bordeaux.

L'intérieur de l'habitation du boucanier était en parfaite harmonie avec son apparence extérieure ; il présentait un ordre et une propreté admirables.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Alain d'une voix émue, c'est-il possible ! quel bonheur !

Le Bas-Breton, sans entrer dans une autre explication, jeta vivement son chapeau à terre puis, s'agenouillant sur le sol, il fit le signe de la croix et se mit en prières devant une image de Sainte-Anne d'Auray suspendue à la muraille.

Cette action parut causer un certain plaisir à Barbe-Grise. Sur ses traits restés impassibles lorsqu'il avait reconnu Montbars, passa un fugitif sourire de contentement.

— Tu connais donc sainte Anne d'Auray ? demanda-t-il à Alain une fois que ce dernier eut terminé sa prière.

— Si je la connais ! s'écria le Penmarkais avec indignation ; voilà, jour de Dieu, une question bien bête ! . . . Ai-je donc l'air d'un Turc ou d'un païen ? Si je la connais, ma bonne sainte Anne d'Auray, c'est-à-dire que nous sommes extrêmement liés, qu'elle fait tout ce que je veux. Tenez, monsieur le chevalier, je ne crains plus rien pour vous ! Cette image que je retrouve ici est un avertissement du bon Dieu. Je consens à être pendu si vous ne tuez pas demain, comme un chien enragé, l'homme aux violons et aux flûtes. . . Ah ! si j'avais des cierges !

— J'en ai moi, dit Barbe-Grise.

— Vous avez des cierges, vous. . . vieux chasseur de taureaux ! s'écria Alain ravi. Eh bien ! touchez là vous devez être un brave homme.

Le boucanier serra la main du serviteur, puis ouvrant ensuite un large bahut, il en retira plusieurs bouteilles qu'il plaça sur la table.

— C'est une bonne chose que le vin, dit Alain, mais de combien le cidre ne lui est-il pas préférable !

— Barbe-Grise, toujours silencieux, sortit de la pièce où se tenaient ses hôtes. Une minute plus tard, il rentra et déposait devant le Bas-Breton un vase d'une forme singulière.

— Un pichet de cidre ! s'écria le fidèle serviteur de de Morvan, avec un attendrissement plein d'enthousiasme ! . . . c'est impossible. . . Mais si. . . ça en est du cidre. . . et du fameux, même !

— Alain vida d'un seul trait le contenu du pichet, puis il se mit à pleurer.

— Ce garçon, me plaît, dit tranquillement Barbe-Grise en s'adressant à Montbars : T'appartient-il ? Donne-le moi ! Je te promets de ne le battre qu'autant que cela sera nécessaire à son apprentissage.

— Alain est le serviteur de mon neveu ; je doute que son maître consente à le céder !

— Je vous offre en échange dix livres de poudre et les deux meilleurs chiens de ma venue ! reprit le boucanier en se retournant vers de Morvan ; c'est un bon marché pour vous.

— Alain ne me quittera jamais, ou du moins s'il se sépare de moi, ce sera de sa propre volonté, répondit le jeune homme que cette bizarre proposition fit sourire.

— Eh bien ! alors, puisque tu ne peux devenir mon *engagé*, tu resteras mon ami, n'est-ce pas, Alain ! dit le boucanier.

— Votre ami à la vie et à la mort !

Une fois que les voyageurs se furent désaltérés, Barbe-Grise prit son fusil, siffla ses chiens, et suivi de Montbars, de de Morvan et d'Alain, il se mit en marche pour le mont du Python.

Le mont du Python, de forme conique, avait contenu, — il y avait des siècles, — un volcan ; on distinguait encore la place occupée jadis par le cratère et d'horribles crevasses qui sillonnaient ses flancs.

Eloigné à peine d'un quart de lieue de l'habitation de Barbe-Grise, le mont du Python n'était séparé du Bois-Roger que par une centaine de pas : ce fut dans une capée d'allée naturelle que le boucanier établit son tir.

Ses apprêts ne furent ni longs ni compliqués ; il coupa tout bonnement un arbuste large de deux pouces et de la hauteur d'un homme, le fixa dans le sol, puis compta une distance de deux cents pieds.

Remettant alors son fusil à de Morvan, il lui expliqua brièvement, avec autant de précision que de clarté, la façon dont cette arme toute exceptionnelle, devait être épaulée, comment il fallait prendre le point de mire, placer sa main et appuyer sur la gâchette.

Ces instructions données, il commanda le feu ; le coup partit, l'arbuste resta intact.

—Ce n'est point trop mal, ma foi pour un début, dit-il d'un air de satisfaction qui contrastait avec sa froideur habituelle. Votre balle a passé à deux pouces à gauche de la bannette.

—Comment savez-vous cela ? demanda de Morvan fort étonné. Vos yeux suivent-ils donc le vol d'une balle dans l'espace ?

—Non, mais il m'est facile, en observant vos mouvements et la direction donnée à votre arme, de juger, sans me tromper de l'épaisseur d'un cheveu, de la portée de votre coup.

—Barbe-Grise dit vrai, ajouta Montbars.

Cette prodigieuse habileté fit réfléchir le jeune homme.

—Je conçois à présent, pensait-il, les craintes qu'éprouve Montbars sur l'issue de mon duel avec Laurent. N'importe, quelque adroit que soit cet homme, il ne me tuera pas ; mon cœur m'assure que je dois revoir encore Nativita.

Au quatrième coup, de Morvan atteignit l'arbuste, après deux heures d'exercice, il arriva à toucher trois fois sur quatre le but.

—Je n'aurais jamais cru, si on m'eût raconté ce fait, qu'un homme pût, en si peu de temps, obtenir un pareil résultat, dit Barbe-Grise joyeux, car tout ce qui se rapportait aux armes avait le don d'exciter l'intérêt du flegmatique boucanier. Allons, voilà qui va bien. . . Il ne m'est plus prouvé que le beau Laurent aura sur vous l'avantage. A présent, il me reste à vous enseigner comment on fait feu sans prendre, pour ainsi dire, le temps de viser.

Après quatre nouvelles heures employées à perfectionner l'éducation de tireur de de Morvan, le boucanier déclara qu'elle était parfaite, qu'il ne lui restait plus rien à apprendre.

Vingt minutes plus tard, Montbars, son neveu et Alain, installés devant une table chargée de mets, commençaient à dîner, lorsqu'une voix fraîche et pure sortit de l'épaisseur du bois et arriva jusqu'à eux, rendue plus douce encore par la distance.

De Morvan tressaillit et Alain bondit sur l'escabeau qui lui servait de chaise.

Cette voix chantait un Noël breton.

Il est impossible à celui qui n'a jamais quitté sa patrie de se faire une idée, même approximative, de l'attendrissement que cause au voyageur tout souvenir qui lui rappelle la terre natale.

Il y a dans ce sentiment quelque chose de la mélancolie qui s'empare d'un amant à la vue d'un objet qui aurait appartenu à sa maîtresse adorée, et enlevé par la mort à la fleur de l'âge.

Telle fut la sensation qu'éprouva de Morvan lorsqu'il entendit sortir du bois cette chanson bretonne.

Barbe-Grise, ordinairement si calme et si indifférent, se mit à sourire.

—Voici Jeanne qui revient, dit-il presque joyeusement.

XX

Bientôt une apparition aussi bizarre que charmante se montra sur le seuil de la porte de l'habitation du boucanier.

C'était une jeune fille, âgée d'environ dix-sept ans, revêtue d'une robe courte aux couleurs vives et tranchées, la tête abritée sous un large chapeau de paille, les pieds emprisonnés dans de fines bottines lacées à partir de la cheville ; elle portait dans sa main gauche un gros bouquet de fleurs ; dans sa droite, une légère et courte carabine, richement démasquée et de fabrication évidemment espagnole.

Une ceinture de crêpe de Chine d'un rouge éclatant ceignait sa taille et retenait une poire à poudre.

Rien de plus original et délicat que son visage ; ses grands yeux noirs contrastaient de la plus heureuse façon avec une abondante chevelure aux reflets dorés ; sa bouche, dessinée avec une rare perfection, présentait une mobilité qui s'alliait admirablement avec l'expression un peu inquiète de son regard.

Son teint, légèrement bruni par les caresses du soleil, était d'un ton chaud et égal, qui le faisait paraître éblouissant.

Droite et souple comme un jonc, la taille de cette adorable créature avait tout à la fois quelque chose de chaste et de hardi, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui rappelait la Diane chasseresse. A la vue de de Morvan, la jeune fille, qui déjà s'élançait vers Barbe-Grise, s'arrêta dans son élan avec un mouvement de biche effarée ; surmontant bientôt sa surprise ou son effroi, elle secoua sa jolie tête d'un air mutin et s'en fut embrasser le vieux boucanier.

—Bonsoir, père, lui dit-elle d'une voix dont les notes joyeuses, claires et cadencées ressemblaient à un ramage et égayaient le cœur ; tu ne t'attendais pas à me voir revenir si tôt, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, ma jolie Jeanne ! Que t'est-il donc arrivé ? Pourquoi Casque-en-Cuir ne t'accompagne-t-il pas ?

—Casque-en-Cuir a trouvé près d'ici une piste de sanglier ; il ne faut pas l'attendre avant une heure !

La jeune fille jeta son chapeau loin d'elle, laissa flotter sa blonde chevelure, et courant vers Montbars :

—Te voici donc de retour, mon ami, lui dit-elle ; que je suis contente de te savoir parmi nous ! Figure-toi que nous avons rencontré ce matin, Casque-en-Cuir et moi, une cinquantaine de lanciers espagnols qui nous ont poursuivis jusqu'au milieu du jour ! J'espère que tu vas en tuer beaucoup d'Espagnols ! Si tu veux que je t'aime toujours, tu ne feras pas de prisonniers. . . Ces gens là sont des traîtres et des méchants indignes de toute pitié ! Dis-moi, Montbars, est-ce que tu ne m'apportes pas quelque cadeau ? voilà bien une année que tu ne m'as rien donné.

La fille du boucanier s'arrêta un moment, puis, reprenant presque aussitôt la parole, sans laisser à de Montbars le temps de lui répondre :

—Dis-moi, Montbars, quel est donc ce jeune homme qui est assis à tes côtés et qui me regarde si fixement ? . . . Il me plaît beaucoup, ce jeune homme ; il a l'air bon. Fait-il la course contre l'Espagne ? . . . Et celui-ci continua Jeanne en désignant Alain, qui rougit aussitôt, sainte Vierge ! qu'il est laid ! . . .

—Ces nouveaux venus, Jeanne, répondit Montbars en souriant doucement à la fille de Barbe-Grise, sont Bretons comme ton père et ta mère. Ils méritent tous les deux que tu les aimes, car tous les deux ils sont honnêtes et braves. Celui qui te plaît le mieux est mon neveu et se nomme le chevalier Louis ; l'autre est son engagé.

—Puisque tu es aussi bon que beau, chevalier Louis, dit Jeanne, qui fut s'asseoir aux côtés du jeune homme, nous deviendrons amis, le veux-tu ?

—Mademoiselle, c'est beaucoup d'honneur pour moi, répondit de Morvan surpris et embarrassé au-delà de toute expression.

—Pourquoi m'appelles-tu mademoiselle et me dis-tu vous ? s'écria Jeanne, dont le délicieux visage refléta une teinte de tristesse. Je ne te plais donc pas, tu refuses donc d'être mon ami ?

—Louis, interrompit Montbars en riant, tu ne connais pas encore Jeanne. Cette enfant, que l'on nomme l'Éclair-de-Bois, est l'expression la plus complète de la nature ; elle ignore les hypocrisies de la civilisation : ce qu'elle

pense, elle le dit ; ce que son cœur éprouve, elle le laisse voir. Tu ne dois pas t'enorgueillir des avances et des aveux qu'elle vient de te faire, car pour elle ces avances et ces aveux sont sans portée. Elle obéit à la sympathie que tu lui inspires, et elle rêve en toi un camarade, pas autre chose.

Grâce à la liberté illimitée dont elle jouit, à la vie active qu'elle mène, au respect véritable et profond que tous les anciens boucaniers et les nouveaux fibustiers ressentent pour elle, Jeanne, tout en vivant au milieu d'un monde débauché et corrompu, a conservé une innocence et une pureté complètes. Vois comme elle me regarde d'un air étonné ; elle ne me comprend même pas ! . . . Cependant, ce n'est certes point l'intelligence qui lui manque, loin de là ; son esprit est, dans sa simplicité, d'une finesse extrême ; seulement son cœur n'a pas encore parlé : voilà tout.

—Montbars, tu causes toujours de choses ennuyeuses, dit Jeanne en accompagnant ces mots d'une moue charmante. Laisse-moi m'entretenir tout à mon aise avec ton neveu, et ne t'occupe pas de nous. J'ai beaucoup de choses à lui apprendre. — Montbars m'assure que tu es bon, reprit l'originale créature en se retournant vers le jeune homme. Moi aussi, j'ai le cœur excellent ; c'est à qui, dans l'île, recherchera mon amitié. Il y a bien des gens, si je leur parlais comme je te parle, ses raient contents et m'offriraient tout ce qu'ils possèdent. Moi, vois-tu, je n'accepte jamais de cadeaux que de ceux qui me plaisent ! Si tu veux me donner un bijou, je le prendrai ! Ça me fera beaucoup de plaisir. N'as-tu rien rapporté de ta dernière croisière ? . . .

—Je ne suis arrivé que depuis peu de jours à Saint-Domingue, Jeanne, dit de Morvan, flatté malgré lui de l'intérêt que lui témoignait la fille de Barbe-Grise, et captivé par sa gracieuse originalité : je te promets, au retour de ma première course en mer, de te laisser choisir ce que tu voudras dans ma part de prise.

—Tu n'as pas encore combattu l'Espagnol ! s'écria Jeanne avec étonnement. Tu es brave pourtant, n'est-ce pas ? Oh ! oui, je suis sûre que tu es brave, ajouta-t-elle après avoir regardé pour la centième fois le jeune homme ; eh bien ! chevalier Louis, je veux t'accompagner dans ta première expédition.

—Je croyais, Jeanne, que les usages de la fibuste s'opposaient à ce que les femmes fussent reçues à bord des navires.

—Oui, c'est vrai, les femmes ! Mais moi, c'est tout différent ! . . . je suis une boucanière ! Tu as l'air étonné. . . Crois-tu que je te trompe ? Tu n'es donc pas encore mon ami, que tu mets ainsi en doute ma sincérité ? Je ne mens jamais, sais-tu ! . . . Demande plutôt à Montbars. . .

—Jeanne a le droit de parler ainsi, dit Montbars. Son admission à bord de nos navires est la seule exception qui existe. Il est non-seulement permis à la fille de Barbe-Grise de se mêler à nous, mais les fibustiers attachent même une idée extraordinaire de superstition à son embarquement à bord d'un bâtiment de course : ils sont convaincus, et jusqu'à présent le hasard s'est plu à confirmer leur croyance, que sa présence porte bonheur à une entreprise. C'est à qui brignera son concours ; on lui accorde toujours religieusement une part de prise.

—Certainement, que je porte bonheur ! s'écria Jeanne, que l'explication de Montbars parut dépitée. Dame ! cela se conçoit, j'embarque toujours avec moi l'image de sainte Anne d'Auray que m'a laissée ma mère, et matin et soir je lui adresse ma prière. Pourquoi ne me donnerait-on pas ma part de prise ? Je la gagne bien loyalement.

(A suivre.)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

—LE GRAND—

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE McGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DE FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de McGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. McGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 14 Oct.
Après-Midi et Soirée.

Le Fumeur Mélo-Drame

HARBOUR LIGHTS!

Magnifiques Décors, Costumes, Etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan au magasin de Prince.

Semaine suivante—N. S. WOOD, l'ami ou comédien.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.